

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

MAI 1896

ADMINISTRATION: }  
23 RUE ST. NICOLAS. }

## SOMMAIRE

LES INDISCRÉTIONS DU JOURNALISME, <i>Mme Dandurand.</i>	VAILLANTE, . . . . . <i>Helmina Gendron.</i>
LE CONGRÈS FÉMININ, . . . . .	LETTRES DE MME DE SÉVIGNY, . . . . .
CATHERINE II, ET GRIMM, . . . . . <i>Michel Kanner.</i>	INSTANTANÉS, . . . . . <i>Jules Lemaitre.</i>
MISS CONSTANCE GORDON CUMMING, <i>Marie Dronsart.</i>	EXTRAITS DU DISCOURS DE M. FRÉCHETTE
LE CONCOURS LITTÉRAIRE, . . . . .	AU CONSEIL NATIONAL DES FEMMES.
"MENUET," Chant, . . . . . <i>Victor Rogers.</i>	MOUNET-SULLY INTERPRÈTE DE BOSSUET. . . . .
MADAME DE CHAMPLAIN, . . . . . <i>Marguerite Steel.</i>	PAYSAGE BRETON, . . . . . <i>F. Lamennais.</i>
	SAVOIR-VIVRE, . . . . .

## Les Indiscrétions du Journalisme

La concurrence, qui est en général un facteur de progrès et l'aiguillon qui pousse toujours plus haut, plus en avant, ceux qui luttent pour se surpasser, n'a pas toujours les meilleurs résultats dans notre presse.

A tout prix il faut être intéressant, étonnant, sensationnel autant et plus que son voisin. Mais dans cette course au clocher pour la conquête du prodigieux, pour la suprématie dans *l'épatance*, je trouve qu'on a peu d'égards pour le goût public.

Je ne veux pas parler de l'immoralité de certains compte-rendus et réclames—souvent dénoncés d'ailleurs; un comité de femmes, de mères alarmées probablement, sous les auspices du *Conseil National des Femmes*, commence une campagne sérieuse contre cette littérature d'assommoir, contre ce poison à un sou introduit chaque jour au sein des plus honnêtes familles.

Je ne me sens pas l'autorité requise pour châtier le crime. Mon objet aujourd'hui n'était que de signaler l'indélicatesse du reportage, devenu un système... lucratif, je suppose. Que de protestations indignées n'ai-je pas entendues de la part des victimes offertes en pâture à la curiosité publique; cependant! que de jurons échappés à la colère de

ceux à qui leur sexe octroie cette commode ventilation des émotions fortes!

L'aliment favori de la gent reporteuse—je ne tiens celle-ci qu'à demi responsable puisque ses maîtres l'obligent à cette pauvre besogne—c'est le secret des intérieurs.

Voilà le mets superlativement épicé, voilà le gibier rare que le plumitif de proie recherche avec avidité. Et quand la nouvelle arrachée à l'intimité de quelque famille a une saveur de scandale. Oh alors! C'est le suprême du potin. C'est la gloire du menu, c'est la surprise truffée, c'est le *clou* de l'édition.

Si l'on a fait dire à ses lecteurs: "Oh! Oh!" ou: "Tiens! Tiens!..." on est content de soi; la journée a été bonne, et l'on peut se réjouir dans la pensée que les rivaux en crèveront de dépit.

Plus le nom qu'on expose est respectable ou connu, plus l'honneur qu'on entame de la première égratignure est universellement admis, plus le succès est grand on ne se fait pas faute de mettre maintenant les noms en toutes lettres.

A l'origine de ce bel usage qui consiste à nourrir le vulgaire des hontes cachées, ou des joies

intimes, ou des projets privés des familles, on professait moins hardiment.

On se renfermait avec une impatience visible, mais enfin on se renfermait dans une formule un peu mystérieuse, qui dévoilait tout ce qu'elle pouvait sans oser aller jusqu'à nommer les personnages.

Aujourd'hui la chronique potinière est affranchie. Il ne lui en coûte pas d'imprimer à la suite d'un titre comme celui-ci : *Un jeune homme de bonne famille fait défaut au pied de l'autel*, un indiscret paragraphe où l'on révèle que : " Mlle Cécile X. (le nom y est tout au long), de tel endroit, était depuis quelque temps l'objet des assiduités de M. Un Tel (nommé encore sans vergogne), fils de l'honorable M. Un Tel, occupant telle ou telle position ; que le jeune homme, malgré l'opposition de son père, et suivant son penchant, avait promis d'épouser. Mais que, à la dernière minute, alors que tout était prêt pour la noce, il s'était ravisé, etc., etc." Pour corser le petit drame, l'adroit reporter ajoutera souvent une phrase faisant allusion au désespoir de la fiancée.

Comme cela est agréable pour les deux familles ! Comme c'est loyal, comme c'est honorable de mettre ainsi au blanc la réputation et la sensibilité d'une pauvre jeune fille !

Il doit y avoir un article du Code qui enjoint de laisser les affaires des autres tranquilles au risque de payer l'amende.

Pourquoi n'y a-t-on pas recours plus souvent pour mâter ces cyniques pourchasseurs de nouvelles, ces porte-trompette de la grande médisante qu'on appelle Dame Rumeur ?

De quelle main impie ne vous déflorent-ils pas,

en l'affichant dans l'édition du soir, entre un paragraphe scandaleux et la cote du marché, un joli roman à peine ébauché.

"On annonce le mariage de M. Clément Lamoureux avec Mlle Elise Ladouceur."

Vlan !

La nouvelle est-elle fondée ? Est-on autorisé par les parties intéressées à l'ébruiter ? Plaira-t-il aux familles en question d'être affichées ainsi ? Peu importe au collectionneur de racontars.

La modestie d'une jeune fille, la susceptibilité du prétendant, l'indépendance des gens, leur droit à ce privilège cher que les anglais appellent leur *privacy*, tout cela est impudemment violé.

Le sort du jeune couple devient propriété publique. Tout le monde acquiert le droit de commenter ses pas et démarches, et de l'obséder de la fatidique question : " A quand la noce ? "

Et précisément il arrive dans plus d'un cas que le jeune homme soit plus riche en espérances qu'en espèces sonnantes. Vous voyez dans quelle situation l'annonce prématurée de son bonheur, encore lointain, le place.

J'ai entendu l'un de ces heureux infortunés me dire un jour : Je ne suis pas prêt, mais à la suite de cette publication des bans avant la lettre, il faut bien que je me marie au plus tôt.

Ailleurs que dans notre bienveillant Canada on ferait payer cher au reporter imprudent son inqualifiable indiscrétion.

Il devrait être défendu d'empiéter sur le domaine moral aussi bien que sur la propriété matérielle des gens.

Mme Dandurand.

## Le Congrès Féminin

La semaine qui l'a vu siéger à Montréal fut une des plus délicieuses qu'on puisse rêver. Une température faite à souhait concourut à embellir le séjour des cent vingt-cinq déléguées dans notre ville. Chaque jour, en se rendant à la salle des délibérations, nos distinguées visiteuses avaient sous les yeux le coup-d'œil magnifique qu'offre le carré Dominion avec sa fraîche toilette de printemps, ses arbres bourgeonnants, semblables à des touffes de duvet vert, et l'encadrement grandiose que fait à ce jardin le profil de la montagne, la silhouette de l'hôtel Windsor, de la gare du Pacifique, et de la Cathédrale.

Ce spectacle rafraîchissant après la course dans

nos beaux tramways ouverts, le long des rues ombreuses et propres, les amenaient toutes joyeuses et pimpantes dans la salle claire de soleil où la comtesse d'Aberdeen, la plus infatigable et la plus charmante des présidentes, toujours la première à son poste, les accueillait d'un sourire.

Sous ces auspices favorables et dans ces heureuses dispositions, le Conseil National des Femmes fit d'excellente besogne. Chose assez curieuse, dans la métropole canadienne, autrement populeuse que les villes d'Ottawa et de Toronto, où le Congrès des deux dernières années fut tenu, l'assistance aux séances du parlement féminin fut moindre que dans ces deux villes. Les vastes

salles mises à la disposition du Conseil pour les conférences de 1894 et 1895 suffisaient à peine à contenir le public accouru pour entendre les orateurs. Et pourtant les questions agitées n'étaient pas plus intéressantes, les délibérations plus pratiques, plus importantes, ni les enseignements plus précieux pour les mères de famille et les esprits philanthropiques.

Dans notre bonne et chère ville de Montreal, le monde des affaires, la presse et la société sont trop accaparés par le souci égoïste des intérêts tout-à-fait matériels et la frivolité. L'idée a peine à s'y frayer une voie, et c'est une infime minorité de sa population relativement immense, qui profite des cours gratuits, des conférences, de toutes les occasions de s'instruire enfin qui lui sont offertes. Le penseur, le philanthrope, le sceptique mondain, le plumitif avide de nouveautés, auraient trouvé là, chacun selon son goût, ample matière à réflexions, à commentaires ou à reportage; la mère que rendent si souvent perplexe certains problèmes délicats de l'éducation intime de la famille, la jeune fille sérieuse, auraient entendu débattre dans la réunion des femmes les plus renommées du Canada et de quelques étrangères célèbres, des questions d'une importance vitale.

La femme canadienne, si prompte et si généreuse pour agir, apprendra au Conseil des Femmes à réfléchir.

Réfléchir! voilà la gymnastique intellectuelle et spirituelle la plus négligée parmi nous.

Cette abstention, que je ne cite qu'à titre de curiosité — et qui, d'ailleurs, fut loin d'être générale, puisque l'auditoire à chacune des séances fut encore nombreux — n'empêcha pas le Conseil d'accomplir sa noble tâche. La population française de notre ville, rendons lui ce témoignage, s'est portée en foule à la séance française, et n'a pas ménagé les sympathiques encouragements aux compatriotes qui l'initièrent à l'œuvre du Conseil National.

La section canadienne française et catholique de cette société, grâce à l'encouragement reçu des autorités religieuses, dans toutes nos provinces s'affirma avec avantage dans le dernier congrès.

La gloire de notre religion et la cause de l'éducation et de la langue française ne peuvent que gagner à cette initiative courageuse des femmes de notre nationalité.

Comme le fit justement remarquer l'un de nos orateurs les plus applaudis, M<sup>me</sup>. Gérin-Lajoie, dès que le mouvement féministe existe, les femmes de bien, les chrétiennes convaincues doivent s'y joindre pour aider à le diriger.

Le rôle des minorités coercisées en effet ne saurait nous être éternellement attribué.

Voilà un bref résumé des sujets traités durant la semaine du Congrès:—

Le patriotisme chez la femme.

L'influence de la femme dans la littérature.

Emigration et immigration.

Excès des heures d'étude en dehors de l'école.

Récréation et amusements.

La durée de la journée de travail.

La répression de la mauvaise littérature.

Tempérance.

Les expositions industrielles et les intérêts féminins.

Les cercles de lecture dans l'intérêt des familles.

La désastreuse pénurie du service médical dans le Nord-Ouest.

De la prison préventive pour les aliénés et des causes de la folie.

Institution de bains publics.

L'une des séances les plus importantes fut celle où l'on traita, privément, de la meilleure manière pour les mères d'enseigner à leurs enfants les éléments de physiologie. A-t-on jamais réfléchi à l'absurdité d'un système qui laisse à la brutalité du hasard ou à la perversité de compagnons vicieux le soin d'éclairer ses enfants sur les réalités de la vie?

Les sociétés affiliées au Conseil des Femmes tirent aussi séparément leur assemblée annuelle telles *les Filles du Roi*, *l'Association Fraternelle des Jeunes Filles*, *l'Association Aberdeen* pour la distribution des bons livres aux pauvres, etc.

La soirée française eut un grand succès. L'aimable présidente fit à l'assemblée le plaisir de lui adresser la parole en français — et dans un français qui ferait rougir plus d'une d'entre nous. Le Gouverneur Général eut pour nos compatriotes la même attention délicate.

Le juge en chef, Sir Alex. Lacoste, l'honorable M. Laurier, MM. les juges Jetté et Routhier, M. L. H. Fréchette furent les hôtes qui prêtèrent leur concours aux membres du Conseil National pour cette conférence. Ces messieurs louèrent sans restrictions l'œuvre si chère au cœur de Lady Aberdeen et destinée à faire avancer si rapidement notre pays dans le chemin du progrès.

M<sup>lle</sup> Angers (Laure Conan), M<sup>lle</sup> Barry (Françoise), M<sup>me</sup>. Gérin-Lajoie, M<sup>me</sup>. Grondin, M<sup>me</sup>. Forget furent les orateurs féminins de la soirée. Ces dames firent grand honneur à la Société ainsi qu'au sexe qu'elles représentaient. Nous publions ceux de leurs discours qui n'ont pas paru dans les éditions quotidiennes de nos journaux. M<sup>me</sup>. Dandurand proposa aussi, appuyée par M<sup>me</sup>. Rosaire Thibaut, "qu'une suggestion soit faite par le Conseil National des Femmes au Conseil de l'Instruction Publique, à l'effet d'affecter un prix spécial dans les maisons d'éducation contrôlées ou non par le gouvernement pour l'application à la correction du langage."

Cette résolution fut adoptée avec enthousiasme.

M<sup>me</sup>. Rosaire Thibaudeau, qui réussit tout ce qu'elle touche, était la principale organisatrice de la conférence française.

La dernière soirée fut remplie par une démonstration de l'Association Artistique des Femmes du Canada. Dans le décor approprié que faisait les murs ornés de chefs-d'œuvre de la galerie des Arts, on y entendit d'excellente musique, de gracieux entretiens par Lady Aberdeen, M<sup>me</sup>. Dignam, fondatrice de l'Association, et par M<sup>me</sup>. Peck, présidente de la section de Montréal. Quelques toiles charmantes, qui eurent l'honneur du Salon et celui d'être exposées dans les expositions de peintures de New York, Chicago, etc., furent montrées à l'auditoire sur le drap de la lanterne magique. Inutile de dire que les membres de l'Association Artistique étaient les auteurs de ces tableaux.

Mentionnons comme couronnement de cette semaine féconde le concert de M<sup>elle</sup> Cartier, qui est encore le succès de l'une des nôtres. Notre distinguée artiste y reçut les félicitations cordiales de Leurs Excellences, qui s'étaient plu à honorer

un de nos meilleurs talents en accordant leur patronage à son concert d'adieu.

Parmi les visiteuses de renom venues à Montréal pour prendre part aux délibérations du Conseil National des Femmes, citons M<sup>me</sup>. Lowe Dickinson de New York, présidente du Conseil National des Etats-Unis ; M<sup>me</sup>. Foster-Avery, écrivain américain ; M<sup>me</sup>. Blair, épouse du premier ministre de la province du Nouveau-Brunswick ; M<sup>me</sup>. Longley, femme du procureur général de la même province ; M<sup>me</sup>. Gibson, épouse du secrétaire provincial d'Ontario ; M<sup>me</sup>. Wilhouby Cummings, rédacteur au *Globe* de Toronto ; lady Thompson, M<sup>me</sup>. Laurier, M<sup>me</sup>. A. E. Forget, de Calgary.

Les rapports lus par les secrétaires des conseils locaux prouvent que la vaste confrérie, fondée il y a à peine deux ans, par lady Aberdeen, est prospère, et que ses bienfaits résultats se font sentir partout. Les cours d'hygiène populaires, organisés en cette ville par M<sup>mes</sup>. Drummond et Thibaudeau, est l'une de ses œuvres les plus éminemment pratiques.

## Catherine II et Grimm

« Mes lettres ne sont pas écrites pour la postérité, et surtout celles qui sont de la longueur de celles dont vous ne voulez pas dire le nombre de feuillets. Je ne vous écris presque jamais qu'avec grande hâte et tenant vos pancartes de la main gauche, tandis que la droite griffonne, lisant des yeux et jetant les idées que les articles de votre pancarte produisent. Voilà comme ces beaux chefs-d'œuvre viennent au monde la plupart du temps, et puis ils s'en vont et vous font rire, pleurer, pester, jurer, deviner, trépigner, récrier, agiter et courir ça et là, on ne sait trop pourquoi. »

Dans sa correspondance avec son cher philosophe, Catherine ne cherchait pas l'effet et ne se souciait pas du style. Elle est remplie de ces causeries que Grimm regrettait tant de ne pas pouvoir coucher littéralement sur le papier. Recueillies par les soins d'un académicien, toutes les lettres ont été publiées, à un siècle de distance, par la Société Historique de Russie. En honorant ainsi la mémoire d'une impératrice et d'un encyclopédiste, la Société s'est honorée elle-même. Nous serons heureux de reproduire, au cours de ces études, les passages de la correspondance dans lesquels Catherine exprime son admiration pour la France, pour ses écrivains de génie, dont elle a été l'amie et la confidente.

Grimm eut beaucoup de peine à soustraire cette correspondance aux recherches du Comité révolutionnaire. Il la légua à l'empereur Alexandre Ier ; Alexandre II en autorisa la publication.

Avant d'examiner la teneur de ces nombreuses

lettres, il n'est peut-être pas inutile d'en donner la physionomie, assez originale.

L'échange des missives s'était effectué pendant nombre d'années par la poste. Les lenteurs et les indiscretions des fonctionnaires décidèrent l'impératrice à avoir recours à des courriers spéciaux, qui se rendaient plusieurs fois par an à Paris, remettaient à Grimm les paquets de lettres impériales, et rapportaient ses réponses, après un séjour assez prolongé dans la capitale.

L'encyclopédiste recevait ainsi tout un journal, où son auguste protectrice avait consigné, au courant de la plume, ses impressions, ses pensées, ses projets, enfin les événements vécus ou attendus.

Le ton enjoué de ce journal, ou, si l'on veut, de ces chroniques, se devine aux en-têtes des pancartes. Telle est datée ainsi : « De l'ancien nid de canards, actuellement Saint-Petersbourg ; » telle autre : « A Péterhof, où ni moi ni Thomas (son chien favori) nous ne nous plaignons, et où cependant nous sommes tous les deux depuis un mois. »

D'autres encore portent, en guise de date : « Ce 7 avril 1775, à Moscou, assise entre trois portes et trois fenêtres, un mardi du carême ; » — « Ce 27 d'août 1791, six heures du soir, toutes les fenêtres ouvertes, comme si j'attendais le Messie ; » — « Feuille séparée qu'on peut jeter au feu sans y rien perdre pour le bien de ses yeux. »

La souveraine se plaît à désigner les personnages historiques par des noms de fantaisie, assez transparents d'ailleurs. Il est facile de recon-

naître, sous celui de l'homme aux deux physionomies, Joseph II, et sous celui de manman, sa mère, Marie-Thérèse; frère Ge est le roi d'Angleterre, Georges III; frère Gu, Gustave de Suède; Hérode est Frédéric le Grand. Elle appelle les Suédois les épiciers; les Anglais sont des marchands drapiers, et les Turcs des marabouts. La Révolution est une égrillarde; les diplomates, difficiles à digérer, reçoivent le sobriquet de purée aux pois.

Catherine trouve des mots souvent ingénieux, toujours drôles, pour caractériser soit une action, soit un projet. L'attitude de Frédéric en politique et à son égard est le ge-isme. Elle parle de sa girouetterie et de sa législomanie. Les œuvres de Beaumarchais, qu'elle admire, deviennent sous sa plume "les œuvres de Voltaire figaroisées."

Quant à son spirituel correspondant, elle l'interpelle de mille manières, plus gaies les unes que les autres; tantôt, c'est Héraclite ou Georges Dandin, tantôt M, le Philosophe ou M. l'Hérétique; elle l'appelle bien souvent Souffre-douleur, quelquefois Solon de l'Allemagne.

Elle s'interrompt au milieu d'une pancarte pour dessiner le plan d'une salle de festin, ou bien elle écrit sur toute une page en énormes caractères: "Adieu, portez-vous bien si vous pouvez."

Ce sont des détails charmants, puisqu'ils s'agit d'une autocratrice; à une époque où les précieuses ridicules n'avaient pas encore disparu, ce naturel, cet esprit primesautier et enjoué que nous retrouverons dans maintes et maintes lettres surprennent agréablement.

Elle dit en caractérisant son style: "Or, écoutez donc, s'il y a de la force, de la profondeur, de la grâce dans mes lettres ou expressions, sachez que je dois tout cela à Voltaire, car pendant fort longtemps, nous lisions, relisions et étudions tout ce qui sortait de sa plume, et j'ose dire que par là j'ai acquis un tact si fin que je ne me suis jamais trompée sur ce qui était de lui ou n'en était pas: la griffe du lion a une empoignure à elle que nul humain n'imita jusqu'ici, mais dont l'épître à Ninon, du comte Schouvaloff, approche. (1)

Rien d'étonnant que Catherine eut le sentiment de la forme, qu'elle inventa des expressions originales, qu'elle mania admirablement la langue française. Elle avait médité ses lectures: les nombreuses citations des auteurs classiques en témoignent à chaque page. Cervantès, Molière, Beaumarchais lui plaisaient particulièrement. Comme eux, elle aimait la plaisanterie quand elle est bonne et littéraire, et elle considérait les choses humaines avec les yeux de Democrite. Bien au-dessus du vulgaire, non seulement comme impé-

ratrice, mais aussi par l'élévation de son intelligence, elle avait l'art, grâce à la singulière aménité de son caractère, de se mettre, sans qu'il lui en coûtât, à la portée de son entourage, d'être, en un mot, comme le dit le proverbe, l'homme de toutes les heures. Toutes ses lettres sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois, avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignait; dans toutes, il y a de la gaieté et de la bonhomie.

Nous essaierons de donner, par quelques lettres *in extenso* et de nombreux fragments, une faible idée de cet esprit tour à tour badin et sérieux, humoristique et grave.

Voici comment elle envisage ses productions épistolaires:

"Or donc, Tom ronfle, et sa fille batifole dans l'antichambre, et moi j'écris, oui, j'écris; si vous et moi étions bien sages, nous brûlerions nos écrits avant de les envoyer à la poste, ou bien, en vérité, je crains qu'un jour on ne les dépose dans les archives des Petites-Maisons.

"Du ton auguste des rois, je vous défends de mourir ou d'une suffocation de reconnaissance ou de la joie que vous donnent mes lettres, car l'une ou l'autre de ces morts n'aurait pas le sens commun, comme disait feu Mlle Cardel. Et, d'ailleurs, ce sont des façons de mourir qui ne sont pas de mode: la reconnaissance est rare, et les joies de ce monde, au dire de M. Wagner, n'en valent pas la peine; or, vous sentez bien que tout Paris réprouverait des morts qui ne sont pas à la mode. Dieu veuille donc vous en préserver de toute façon."

"Mon Dieu! que je vous plains de lire tout ce qui sort de ma plume; savez-vous comment elle va? comme le cotillon de ma commère de la chanson; chantez un peu cette chanson; elle vous désennuiera de la lecture de cette énorme pancarte. Si jamais cette lettre est commentarisée, il y aura une augmentation de prix de papier, je pense."

Impossible de railler plus agréablement sa prose; mais si Catherine est sévère pour elle-même, elle est impitoyable pour les auteurs médiocres. Elle s'en donne à cœur joie sur leur compte, et écrit avec virulence l'épître suivante:

"Par exemple, hier, 8 d'octobre, m'est arrivé votre numéro 50, contenant trente pages d'écriture; si cela continue, je n'écrirai plus qu'à vous, mais comme je ne vous donne mes idées que par extraits et mes phrases en raccourci, j'espère bâcler cette réponse comme bien d'autres. Pour cela vous pouvez vous vanter d'avoir de moi le recueil de lettres le moins taché qu'il y ait au monde. Je vous écris tout ce qui me passe par la tête, sans ordre ni règle, sans style ni orthographe; vous avez nommé cela admirablement bien

(1) Cette remarquable épître a été publiée dans la Correspondance de Grimm et de Diderot, vol. VIII.

'olla-podrida impériale,' car vraiment mes lettres ressemblent au plat espagnol. Ecoutez, ne raffolez pas tant de ce siècle auquel vous croyez faire un si grand tort en lui cachant mes lettres; ce siècle est aussi fou que bien d'autres, et le siècle futur sera imbécile, si le bon Dieu n'y met ordre, car qu'est-ce que les lumières qui vont briller dans tous les genres chez vous et dans tout le Midi de l'Europe? Tout cela sont des frères George dans leur espèce. O mon Dieu, mon Dieu! que de frères George partout, partout! Que le Dieu bénisse les frères George, les bons citoyens et le commun des mortels, (1), et puis raffolez du siècle et de ses productions. Dans ce siècle, il s'est trouvé encore des gredins qui, sans génie, ont voulu écrire comme Voltaire; ils ont cru que, pour cela, il ne fallait que tortiller élégamment des phrases, ou bien aussi parler, à tort et à travers, hardiment de toute chose; quand je vois cela, je dis: O mon Dieu! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela! N'écrivez point fortement, si vous n'avez l'âme forte; n'écrivez point hardiment, si vous n'avez ni génie ni agrément."

Ces appréciations sévères, mais justes, sur ses contemporains effraient parfois la czarine, qui écrit alors à Grimm:

"Ecoutez, il est impertinent que Beaumarchais ait imprimé mes lettres à moi sans ma permission; mais si ce ne sont que les lettres que Voltaire m'a écrites, je ne m'en soucie point, pourvu que les miennes ne le soient pas; mais s'il a imprimé les miennes, je vous prie de faire en sorte qu'elles ne paraissent pas, quoique, assurément, il n'y ait rien dont on puisse être choqué, ma (1) il mérite correction pour m'avoir manqué. Ecoutez, nous sommes tous mortels; brûlez mes lettres, afin qu'elles ne soient pas imprimées de mon vivant; elles sont bien plus lestes que celles que j'ai écrites à Voltaire, et pourraient faire un mal du diable; j'exige que vous les brûliez, entendez-vous? ou que vous les mettiez dans un endroit si sûr, que de cent ans personne ne les puisse détenir. Je ne veux pas qu'on vous vole mes lettres; elles sont pour vous, non pour le public; celui-ci n'a pas le sens commun, la plupart du temps."

Elle exprime d'une façon bien originale le plaisir que lui procure la lecture des spirituelles missives de Grimm; on ne sait ce qu'il faut admirer surtout, la délicatesse du sentiment ou la verde toujours étincelante.

"Venez, venez, Monsieur le baron, il faut que je vous parle. Il fait un grand vent aujourd'hui, et voilà deux de vos lettres (n<sup>os</sup> 14 et 15) qui demandent réponse. Il est vrai qu'il y en a là

deux du roi de Prusse, trois du roi de Suède, deux de Voltaire, trois fois autant de Dieu sait qui, toutes de plus ancienne date, arrivées avant les vôtres; mais comme elles ne m'amuse pas parce qu'il faut les écrire, et qu'avec vous je jase, mais n'écris jamais (notez cela, car cela est nouveau), je préfère de m'amuser et de laisser aller ma main, ma plume et ma tête là où il leur plaira d'aller. Allons donc! Bombardez, bombardez-moi de lettres: c'est bien fait, car cela m'amuse; je lis et relis vos pancartes, et je dis: 'Comme il me comprend! Ah, ciel! il n'y a guère que lui qui me comprend bien.' Si je publie jamais des jours de prière, ce sera pour invoquer le ciel de donner la compréhension du sieur baron à ceux qui ne me comprennent point. J'y ajouterai une litanie expresse pour obtenir encore pour plusieurs votre talent pour le développement. Après tout ce ci-dessus exposé, allez faire des jérémiades, comme en contient votre n<sup>o</sup> 14, sur la prétendue possibilité que je ne trouve un quart d'heure pour vous faire des épîtres."

"Il faut que vous sachiez une fois pour toutes que je n'ai encore jamais trouvé vos pancartes trop longues; écrivez toujours, mais ne relisez jamais vos pancartes si cela vous fatigue; de quoi vous mêlez-vous de me prescrire comment il faut que je lise votre griffonnage? J'ai l'haleine bonne, je suis quelquefois deux heures de suite à les lire sans sentir ni ennui, ni fatigue, ni impatience; c'est bien à moi à qui il faut parler de cela quand j'ai des fatras à gober d'une bien plus sèche haleine. Monsieur le souffre-douleur, c'est se moquer des gens que de leur dire cela; allons, ne m'en parlez plus; mes tables se casseraient sous le poids de vos lettres que cela ferait mes lectures les plus agréables."

L'Épître que nous allons citer en entier n'est-elle pas un chef-d'œuvre de malice, de fine critique et de gracieuse indulgence pour les faiblesses d'autrui? Certes. Saint-Simon ne l'eût pas désavouée.

A Tsaritsino-Sélo, ce 16 d'août 1775.

"Votre N<sup>o</sup> 21, monsieur, m'a été remis hier lorsque je sortais de la cathédrale dont c'était la fête. Je l'ai trouvé écrit le jour du sacre du roi; cette lettre était destinée à assister aux fêtes. Voyez un peu ce que c'est que cette destinée de trois feuilles de papier fin, remplies d'encre et de beaucoup d'esprit, de gaieté et d'agréments sur douze pages sans qu'il y ait le moindre espace vide. Morgué, l'on ne s'attend pas quelquefois aux fortunes que font quelquefois les lettres qu'on écrit: la mienne, par exemple, du 29 avril, qui se serait attendu qu'elle serait qualifiée de délicieuse, de digne d'être imprimée, d'inspirée, de conforme

(1) Catherine emploie quelquefois des expressions allemandes assez bizarres dont nous rendons le sens.

(1) Ma pour mais; sti-là pour celui-là, etc.

à votre façon de penser, de lettre qui occasionne des promenades, qui renverse tout dans un taudis, et qui contient des tableaux de paysages, comme il n'y en a dans aucune galerie. C'est une belle chose que d'avoir à faire aux savants ou de tomber sous la patte d'un philosophe : ces gens-là vous classifient jusqu'à l'herbette et le fétus qu'ils foulent aux pieds. Sans doute que vous m'entendez mieux que nul autre, et que très souvent la même réflexion vous vient à Paris, que j'ai conçue à Moscou ; mais halte-là ! ne nous en enorgueillissons point. Souvenez-vous que Pierre le Grand envoyait au marché pour savoir si on y devinait sa pensée, et qu'ordinairement on la lui rapportait de là, parce que la marche du jugement des hommes en général est assez uniforme, sauf les gaucheries qui s'en mêlent et qui viennent du dehors et non de l'intérieur des têtes.

“Ma comme vous, vous possédez singulièrement le talent du développement, ainsi vous devinez et vous prévenez la pensée de votre prochain plus aisément qu'un autre.

“Quel galimatias ! Mais avec Chabaham, je me récrierai : Tant pis pour les employés de la poste qui ne me comprendront pas en ouvrant ma lettre ; moi je me comprends.

“Votre M. de Juigné est arrivé, je l'ai vu hier : sti-là n'a pas l'air d'un étourdi, je prie Dieu qu'il lui élève l'esprit au-dessus des rêves creux, des fièvres chaudes, des grosses et lourdes calomnies, des bêtises et des transports au cerveau politiques de ses prédécesseurs, et surtout qu'il le préserve du radotage sur toutes les matières du dernier et du fiel, bile, hypochondrie noire et atrabilaire de la petite canaille ministérielle qui les ont devancés tous les deux. Amen, mais je crois qu'il a mangé en chemin tous vos présents, car je n'en entends pas parler. Je vous défends de tant vous tourmenter pour cette fameuse écriture et l'argent qui y est destiné, vous savez que pour que les choses aillent bien, quelquefois il faut les laisser aller sans trop s'en mêler. Adieu, portez-vous bien, ci-joint un postscript qui devait accompagner ma dernière lettre.”

Catherine n'avait pas seulement le don d'organiser des fêtes magnifiques ; elle savait aussi dans des réunions intimes faire briller son esprit et celui de satellites tels que le prince de Ligne, Ségur, Léon Naryschkine, Grimm et Diderot. La gaieté avait élu domicile dans le palais de la gracieuse tsarine ; le badinage, les bouts rimés, les bluettes dramatiques se succédaient pour recommencer le lendemain.

Elle écrivait des comédies, et se moquait divinement des travers et des ridicules de son temps. Son imagination était inépuisable ; elle s'engouait facilement aussi bien pour d'Alembert que pour Confucius, témoin cette curieuse lettre :

“Eh bien, vous êtes à présent à Paris avec des chapeaux, des rubans, des enseignes, des hôtels et des cafés de Russie et à la russe ; je me souviens du temps où tout était à la marabout. Voyez un peu ce que c'est que les vicissitudes de ce monde. O Ouen-Ouang ! vous saviez tout cela sur vos doigts, et beaucoup d'autres choses encore, et vous n'en étiez pas plus gras pour cela. Savez-vous bien, vous qui donnez des déjeuners aux jeunes demoiselles de dix à dix-neuf ans à propos de ma fête, et qui critiquez leurs coiffures et les chassez fort impoliment parce qu'elles sont revêches, quoiqu'il soit de l'essence des jeunes filles (élevées comme celles de l'Europe le sont) de l'être—savez-vous, dis-je, que Confutzée était un des plus admirables et des plus aimables philosophes qu'il y eut jamais ? Dans l'autre monde, dès que j'aurai vu César et Alexandre et tous mes anciens amis, pour sûr je demanderai à voir Confutzée, car je veux raisonner avec lui à fond de ce qu'il y aurait eu à faire dans celui-ci.—Je suis persuadée que M. de Voltaire aura été très satisfait de sa conversation, de sa gaieté, de son aménité.

L'humour est intarissable ; il constitue un des traits caractéristiques de Catherine, nous le retrouverons toujours et dans toutes les circonstances. Qu'il s'agisse de guerres ou de fêtes somptueuses, de philosophie ou de quelque pamphlet, elle a toujours des aperçus justes et railleurs. Tout cela et bien d'autres choses est souligné du sourire aussi fin, mais moins sardonique que celui de Voltaire, son maître. Elle déplore en ces termes sa mort :

“Depuis que Voltaire est mort, il me semble qu'il n'y a plus d'honneur attaché à la bonne humeur ; c'était lui qui était la divinité de la gaieté ; faites-moi donc avoir une édition, ou plutôt un exemplaire, bien, bien complet de ses œuvres, pour renouveler chez moi et corroborer ma disposition naturelle au rire, car si vous ne m'enverrez (*sic*) pas cela au plus tôt, je ne vous enverrai plus que des élégies.—Adieu.—Cela suffit pour ce jour'hui”

Le culte des arts et des lettres, l'admiration pour les beautés de la nature, le désir ardent d'améliorer le sort de l'humanité la réconciliaient avec l'existence, même dans la vieillesse. Elle voyait avec dépit les années se poursuivre trop rapidement, et aux félicitations pour son jour de naissance, elle répond avec mélancolie : “Ja hais ce jour comme la peste ; le beau présent qu'il me fait ! Chaque fois il me fait don d'un an de plus, chose de laquelle je me passerais bien. Dites la vérité, ce serait une chose charmante qu'une impératrice qui toute sa vie n'aurait que quinze ans” ; ou encore : “il y a toujours un an qui vous vient de plus, et cela n'a pas le sens commun”.

Son esprit était ouvert aux idées libérales ; elle était l'ennemie du doctrinarisme.—Les divers systèmes philosophiques n'avaient trouvé en elle qu'une adepte à demi convaincue : "Voltaire, mon maître, défend de deviner, parce que ceux qui se mêlent de deviner aiment à faire des systèmes, et que qui fait des systèmes veut y faire entrer ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui rime et ce qui ne rime pas, et puis l'amour-propre devient l'amour du système, ce qui enfante l'entêtement, l'intolérance, la persécution, — drogues dont mon maître dit qu'il faut se garder".

Très dévouée, par calcul politique certainement, à l'église orthodoxe, elle a des aperçus piquants sur les autres cultes, et dans un de ses moments de belle humeur elle va jusqu'à rire de certains usages du rite grec. Toutes les religions auraient à se plaindre de la czarine, qui comprenait cependant si bien le rôle qui leur est dévolu dans l'Etat.

Elle oublie qu'elle a appartenu au culte de Luther, et critique Grimm qui était un fervent luthérien.

"Eh bien ! chut ! je ne soufflerai plus le moindre petit mot sur votre cher Luther, ni n'inventerai des termes qui vont se placer chez tout le monde au bout de la plume en griffonnant, puisque vous prenez si vivement la défense de ce gros rustre."

Tandis que sa cour est affolée par l'annonce de la fin du monde, Catherine garde sa belle humeur de tous les jours :

"Savez-vous la nouvelle du jour ? Tandis que vous vous amusez à critiquer mes adresses de lettres que finissent par : 'Dieu sait où', Euler nous prédit la fin du monde pour le mois de juillet de l'année qui vient ; il fait venir tout exprès pour cela deux comètes qui feront je ne sais quoi à Saturne, qui à son tour viendra nous détruire. Or, la grande-duchesse m'a dit de n'en rien croire, parce que les prophéties de l'Evangile et de l'Apocalypse ne sont point encore remplies, et nommément l'Antéchrist n'est point venu, ni toutes les croyances réunies. Moi, à tout cela je réponds comme le Barbier de Séville : je dis à l'un : Dieu vous bénisse ; et à l'autre : Va te coucher ; et je vais mon train. Qu'en pensez-vous ?"

Elle narre à son cher philosophe ses fêtes, ses occupations, ses longues promenades à travers les campagnes, ses achats ; rien de théâtral, d'exagéré dans ses récits. Elle relate le plus simplement du monde, avec beaucoup d'esprit toutefois, son voyage en Crimée, accompagnée de l'empereur d'Autriche et d'une suite brillante. Il y avait de quoi perdre la tête, écrit le prince de Ligne dans ses Mémoires, au milieu de la féerie continue du voyage triomphal et romanesque de la Tauride, pes surprises, des escadrons, des illuminations à

dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit, au milieu des succès, des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase, et des familles des princes persécutés qui venaient lui demander du secours ou un asile. Catherine résume cette marche triomphale à travers la Crimée par cette phrase : "Nous courons comme des diables et nous rions comme des fous."

La note gaie se retrouve toujours aussi bien dans la description d'un bal que dans le récit d'un désastre ; l'impératrice sait que se lamenter ne sert de rien. Laissons jaser Catherine pendant une fête, et ensuite pendant l'inondation de Saint-Petersbourg.

Ce 14 février 1778. "Monsieur le souffredouleur, il faut que je vous écrive, car j'ai mal à la tête ; ne vous attendez pas ce jourd'hui à grande imagination ou bien à nombre de paroles culbutant les unes sur les autres comme les eaux d'une digue rompue ; ce n'est point cela : il ne s'agit que d'un simple récit de la fête du seigneur Azor. Or donc, pour entrer en matière, il faut rappeler à votre mémoire que je vous ai mandé que nous étions dans les fêtes et les mascarades jusque par-dessus les oreilles, et que nous roulons par la ville de maison en maison comme un rat dans un grenier. Il s'est trouvé un malheureux petit jour de repos mardi 13 février, où tout le monde, étourdi à force de musique, accablé de danse et de fatigue, croyait respirer chacun chez soi ; ne voilà-t-il pas que le diable, cet ennemi du repos, vient s'en mêler. Que fait-il ? Il inspire au seigneur gentilhomme africain de choisir un jour d'opéra, où les loges étaient presque vides et le parterre assez clair-semé : il vient affublé dans le costume de son pays, et présente à une trentaine des plus considérés la manifestation ci-jointe. Ce bel écrit, où personne ne comprenait rien, mit toutes les têtes en mouvement : qu'est-ce ? que sera-ce ? je devine, je ne devine pas ; on imaginait, on se cassait le tête et on riait ; en attendant, bonne préparation pour la fête, disait Azor. A la moitié de l'opéra, selon le désir du seigneur africain, tout le monde invité vint au lieu assigné, et fut obligé de monter par un petit escalier tournant et fort étroit, non pas pourtant précisément au grenier, mais dans certain entresol où tout respire l'ambrosie de l'Asie. Les trois grandes tables à tapis de velours étaient dressées pour le macao ; sur chacune se trouvaient placées une petite boîte et une petite cuillère d'or (j'entré dans ces détails pour la commodité de ceux qui voudront imiter le seigneur Azor) accompagnées de l'affiche ci-jointe. La compagnie's s'empressa à remplir les intentions de l'hôte ; rien de plus animé que ces jeux-là disaient les hommes ; rien de plus amusant, dis

aient les femmes : c'est joli que de jouer des diamants ; cela ressemble aux *Mille et une Nuits* ; l'or et les bijoux roulent. On avait de l'esprit comme quatre ; les soupes aux pois (les diplomates) disaient que la nouveauté de cela était on ne peut plus amusante ; d'autres se taisaient mais faisaient neuf ; enfin ce beau jeu dura une heure et demie jusqu'au souper, et les boîtes n'étaient pas vides. On prit le parti de partager ce qui restait, après quoi on descendit l'escalier par lequel on était monté. Il conduit à un appartement tout en glaces de miroir : mur, plafond, tout en est couvert ; vis-à-vis de l'escalier est une grande croisée, dont les rideaux s'ouvrirent subitement et laissèrent à découvert un grand A (1) de la grandeur d'une archine, de la largeur d'une main, fait des plus grands diamants de la couronne. Sous cet A immense étaient placés une vingtaine de pages vêtus en toile d'or avec des écharpes de satin bleu ; ils étaient destinés au service des tables, et groupaient bien dans la fenêtre sous l'A de diamants. Les tables étaient placées le long des murs à droite et à gauche, adossées aux miroirs, de façon que les convives se trouvaient vis-à-vis des miroirs. Mais comment vous décrire le dessert placé devant les miroirs ? C'étaient tous les bijoux des quatre armoires que vous connaissez couvrant les plus belles pièces du dessert Breteuil. Le dessin et l'arrangement de tout cela, à la lettre, était une chose merveilleuse ; j'ai ordonné d'en faire le dessin pour le faire graver, je vous l'enverrai. En entrant dans la chambre à la lettre, tout le monde restait ébloui de la beauté et de la richesse du spectacle, et plus d'une demi-heure se passa sans qu'on pût parvenir à fixer et à faire asseoir aux tables les convives. Pendant tout le souper l'enthousiasme dura, après quoi il fallut remonter pour quelques instants.

“ J'ai oublié de vous dire que lorsqu'on entra, on passa par cette chambre où il n'y avait rien du tout, et que tout cela s'arrangea pendant le jeu aux diamants ; autre omission : c'est que vis-à-vis du grand A de la croisée il y avait dans une niche un autre grand A de la même forme en perles. En voilà assez pour aujourd'hui.”

### MANIFESTATION.

Francisque Azor a eu l'honneur de représenter plus d'une fois, en présence de témoins, comme quoi il était gentilhomme africain. Il ignore si c'est par envie ou autrement que plusieurs ont révoqué en doute le susdit fait par lui énoncé. Mais ce n'est pas de quoi il est question aujourd'hui, où il se détermine enfin à déclarer en face du public qu'il est le représentant de sa patrie, de

celle de l'or, de l'argent, des pierreries et des monstres, en un mot, de la grande partie du globe terrestre nommée l'Afrique. Il fera plus : il offre à prouver ce fait à qui conque : ce présent écrit sera par lui remis en mains propres ou par délégué, pourvu qu'on veuille bien se rendre, au sortir du spectacle, ce mardi, 13 février 1778, dans les appartements de l'impératrice, cet écrit à la main. Les gens éclairés conviendront que lui, seigneur représentant, pouvait choisir un moment plus propice pour faire sa déclaration, vû que la terre, les cieux, les ondes et les êtres de toute nature ont été mis, à l'envi les uns des autres, en mouvement ces jours passés, pour rendre cette époque brillante. Il finit en souhaitant, après le jeu et le souper, un doux sommeil aux yeux fatigués de ses convives.

### AFFICHE.

Le seigneur représentant a exposé sur chaque table une boîte remplie de diamants, non pas en vente, mais afin qu'en jouant au macao, chaque neuf soit payé de sa part par une pierre d'un carat.

Voici comment elle décrit le débordement de la Néva :

“ Lettre No. 41.—A Pétersbourg, ce 10 septembre 1777, à huit heures du matin, un dimanche.

“ Ah ! la bonne journée pour recevoir vos lettres et pour y répondre ! La vôtre, commencée le 16, finie le 20 août, à Copenhague, m'a été apportée par un postillon, qui de la maison de poste à la mienne, est venue en bateau, oui, en bateau ! Je suis bien aise d'être revenue hier, à midi, de Tsarsko-Sélo en ville ; il faisait un très beau temps, mais je disais : Oh ! il y aura de l'ouragan, car le prince Potemkine et moi, nous faisons le soir assaut d'imagination. Réellement, à dix heures du soir, voilà le vent qui commence par ouvrir avec fracas une fenêtre dans ma chambre ; il pleuvait un peu, et depuis ce moment, il a plu toutes sortes de choses : des tuiles, des plaques de fer, des vitres, de l'eau, de la grêle, de la neige. J'ai dormi très profondément ; je me suis réveillée à cinq heures, par un coup de vent ; j'ai sonné ; on est venu me dire que l'eau était à ma porte et demandait à entrer ; j'ai dit : Si c'est comme cela, envoyez retirer les sentinelles qui sont dans les petites cours, pour qu'elles ne périssent en lui disputant le passage. Aussitôt dit aussitôt fait. J'ai voulu voir les choses de plus près ; je m'en suis allée à l'Ermitage ; elle (*sic*) et la Néva ressemblaient à la destruction de Jérusalem : le quai, qui n'est pas achevé, était couvert de vaisseaux marchands à trois mâts ; j'ai dit : ‘ Bon Dieu ! la foire a changé de place ! il faudra que le comte Munich établisse la douane là où était le théâtre de l'Ermitage.’ Que de vitres cassées ! que de pots

(1) Toutes les fêtes se donnaient à cette époque en l'honneur du grand-duc Alexandre, nouvellement né.

de fleurs de renversés ! Et, apparemment pour tenir compagnie aux pots de fleurs, j'ai trouvé ceux de porcelaine des cheminées étendus sur les planchers et les canapés. Mais est-il question de cela ? Pas une dame n'aura son perruquier ce matin, et vous verrez que la messe sera vide et le jour de cour désert. A propos de cela, le dessert du bailli de Breteuil, qui est arrivé depuis longtemps et qui se repose de ses risques et fatigues, en entier, sans être fêlé ni brisé, dans la dernière chambre de l'Ermitage, cette nuit, a pensé avoir sa part du sabbat des vents, car une grande croisée a donné le nez par terre, à côté de la table bien solide où il était exposé, ce qui fait que le vent en a arraché le taffetas qui la couvrait, mais le dessert est jusqu'ici sain et sauf.

“Continuation en sortant de la messe. Je dîne chez moi ; l'eau a diminué, et, comme vous savez, je ne suis point noyée ; mais peu de monde encore sort de ses tanières. J'ai vu arriver un de mes valets de chambre dans un carrosse anglais ; l'eau couvrait l'essieu de derrière du carrosse, et son valet, qui se tenait par derrière, avait les pieds dans l'eau. Mais c'est assez parler eau ; il faudrait y mêler du vin. Toutes mes caves sont inondées, et Dieu sait ce qui en sera. Vous êtes un ingrat tous les rois de votre connaissance vous traitent à gogo, et vous n'avez point voulu voir les royautés du Danemark ; y aurait-il du nez à cela ? Le comte Tchernischef dit que cela est fâcheux. Adieu ! quatre pages doivent suffire pendant une inondation qui diminue d'heure en d'heure.”

L'impératrice s'intéressait à tout, elle parle de sa “plantomanie” et de sa “bâtissomanie.” Elle étudie Blackstone, critique les tableaux de Vanloo et de Mengs, commande des statues à Houdon et compose des libretto d'opéras. C'est ainsi qu'elle se console d'être insensible à l'harmonie. “Tout cela, dit-elle, dépend de l'organisation, n'est-il pas vrai ? La mienné est vicieuse ; je meurs d'envie d'écouter et d'aimer la musique, mais j'ai beau faire, c'est du bruit et puis c'est tout. J'ai envie d'envoyer à votre nouvelle société de médecine un prix pour celui qui inventera un remède efficace contre l'insensibilité aux sons de l'harmonie. Dites-moi un peu pourquoi le roi très chrétien a rassemblé tous ces charlatans pour parler de charlatanerie ? Croit-il aux médecins ? Ne suffisait-il pas d'une faculté qui eût droit de les créer ? Savez-vous bien que c'est Mlle. Cardel qui m'a rendue mécréante en fait de médecine et de médecins ; elle était toujours à me faire lire les comédies de Molière.”

L'énergie au travail déployée par cette femme de génie est surprenante. Elle en rit gracieusement dans une de ses lettres, datée de 1781 : “Sachez que je suis comme un loup-garou, toujours la plume à la main à faire des volumes, et qu'ef-

frayée de la grosseur de ces volumes, j'aurais envie de les jeter au feu ; mais en vérité ce serait dommage, car cela est fort bon et très sensé.”

Son éternel regret est de ne pas parvenir à lire tous les livres que Grimm lui envoie, et d'être “une commenceuse de profession qui jusqu'ici, de tout ce qu'elle a commencé, n'a rien achevé.”

Voici comment elle relate la distribution de sa journée :

“Me voilà bien accommodée, car ces vingt-quatre pages avaient encore treize pages d'appendix qui pouvaient être commentées largement, si loisir y avait. Mais imaginez-vous que nous légiférons malgré les vaines déclamations de l'abbé Raynal contre nous, depuis six heures du matin jusqu'à neuf ; puis vient le courant jusqu'à onze qu'arrive Mons : Alexandre et le sieur Constantin ; puis demi-heure avant et heure après dîner, c'est pour lesdits seigneurs que nous faisons a, b, c, contes, mémoires ; puis deux heures de repos parfait, et puis une heure et demie pour griffonner lettres, etc., après quoi lesdits seigneurs reviennent reprendre tapage jusqu'à huit ; puis vient qui veut jusqu'à dix. Or, moi je soutiens que voilà une journée très remplie, et que sera bien habile qui trouvera moyen de faire des commentaires encore.”

“Si j'ai été beaucoup par voie et par chemin cet été, je suis très ambulante encore cet automne, car depuis le jour que je suis revenue en ville, je me lève tous les matins à six heures, je bois une tasse de café, et puis je m'enfuis à l'Ermitage, et là, depuis six jusqu'à neuf je suis à tourner et à retourner un salmigondis que j'ai nommé extrait ; puis vient sire factotum et tous les factotums ; à onze je reviens dans mes chambres pour m'habiller et jouer avec la cohorte des petits-fils et filles ; quand je suis habillée, je retourne dîner à l'Ermitage. Après dîner je retourne dans mes appartements, et de là, de rechef à l'Ermitage où je commence par donner des noisettes à un écureuil blanc que j'ai apprivoisé moi-même, ensuite je joue plusieurs parties au billard ; puis je vais voir mes pierres gravées ou bien des estampes, ou je rôde entre les tableaux, après quoi je vais rendre visite à un singe charmant que j'ai, et que je ne vois jamais sans qu'il me fasse rire, tant il est fou. A quatre heures je reviens dans mes chambres, je lis ou j'écris jusqu'à six ; à six heures je sors dans mon anti-chambre avec laquelle je suis accommodée ; à huit je monte dans mon entresol où me vient compagnie plus choisie ; à onze je me couche. A présent, vous pouvez me suivre pas à pas tout l'hiver si l'envie vous en prend.”

MICHEL KANNER.

(A suivre.)

## Miss Constance Gordon Cumming

## I

Miss Gordon Cumming est certainement une des plus instructives des grandes voyageuses anglaises ; elle veut l'être, et s'y applique, mais elle est trop artiste pour tomber dans le genre ennuyeux.

Née dans les Highlands, c'est-à-dire deux fois écossaise, fille du chef du clan Cumming, élevée jusqu'à dix ans sur la côte froide et âpre du Northumberland, "elle y apprit à aimer la longue étendue de sable blanc, la mer sauvage et les braves pêcheurs". Là aussi son imagination s'éveilla et se prit à s'élancer au-delà du vaste océan qui s'étendait mystérieux devant elle ; la passion des voyages germa en elle et devint l'intérêt dominant de sa vie.

Elle commença très jeune ses excursions. Sa première croisière dura six mois ; installée sur un charmant petit yacht, le "Gannet," elle parcourut les 490 îles et îlots des Hébrides, si proches du continent et si profondément séparés de lui par leurs sentiments, leurs coutumes et leur langue. Ce fut pour elle une sorte de pèlerinage auquel son cœur de patriote se complut autant que sa curiosité de touriste.

C'est un monde délicieusement archaïque que celui de cette race gaélique encore tout imprégnée de croyances antiques, de poétiques superstitions, de mœurs patriarcales. Partout le passé se survit dans la légende, la chanson, la coutume, la ruine drapée de lierre, la roche dorée de lichen, la pierre druidique, ou le tombeau marqué de la croix. Que de trésors à exploiter pour le poète, l'archéologue, l'historien philosophe sur cette terre qui est restée la terre de saint Colomban, et qui était avant lui celle des Druides !

La nature n'est pas sans sourires pour ces rivages où, de tous temps, l'océan a roulé des vagues énormes et furieuses. Le courant chaud du Gulf-Stream caresse certaines parties des côtes, les défend contre les frimas, et les couvre d'une flore prodigieuse, dont le camélia est le roi. Les couchers de soleil ont là des splendeurs que la voyageuse affirme n'avoir vu surpasser que deux fois dans les régions tropicales. A la description saisissante

de ce pays étrange, elle a joint un tableau de mœurs très attachant.

On prend place avec elle dans la barque et dans la chaumière de l'indigène : on l'écoute conter ses légendes autour du feu qui fume plus qu'il ne brûle, au centre de la pièce unique, dont la famille occupe un côté, tandis que l'étable et la basse-cour s'installent de l'autre.

Le sol est pauvre, la vie est dure pour cette population fière, hospitalière et généreuse, mais mélancolique "comme si le contact continu des brumes et des vagues enveloppait son esprit de froid et de silence. Profondément religieux, les habitants hésitent à se plaindre, et subissent avec une résignation extraordinaire les épreuves qu'ils croient envoyées par Dieu. Le Mahométan courbé sous la volonté d'Allah ne montre pas plus de soumission que ces simples chrétiens patients, industriels, d'une frugalité inouïe, durs au travail et craignant Dieu".

L'usage de la langue gaélique entretient leur patriotisme exclusif. Sur 3,736,000 habitants que renferme l'Ecosse, 232,000 parlent la langue celtique ; 152,000 sont dans les Highlands, et 80,000 dans les Hébrides ; l'anglais y est presque inconnu ; "on n'y a pas d'anglais", telle est l'expression consacrée.

Voici Iona, l'île des grands souvenirs, de ce moine de génie, hardi, impétueux, passionné, infatigable, ardent à conseiller, à prêcher, à punir, toujours prêt à braver les périls sur terre et sur mer, les brigands, les pirates, les païens, les fatigues, la faim, la soif, le froid, les veilles, pour répandre la loi du Christ, âme qui fut au sixième siècle le grand foyer de lumière en Europe.

Staffa est l'île des merveilleuses beautés naturelles qui l'ont fait surnommer "l'île des Colonnes". Elle renferme la célèbre "Grotte de Fingal, la grotte mélodieuse", aux idéales cathédrales de basalte, tapissées de mousses et de plantes marines, illuminées par l'écume étincelante des flots, et dont les orgues gigantesques vont éteindre au loin leurs grondements formidables.

Voici encore Saint-Kilda, le royaume des oiseaux

de mer, royaume solitaire, à cent milles de Skye, amoncellement de roches abruptes qui dressent d'un jet leurs murailles granitiques, hautes de 1,400 pieds, métamorphosées, de mars à novembre, en montagnes de neige par une multitude inouïe d'oies de Soland, de canards eiders, de puffins, de pétrels et autres gentes ailées, au plumage blanc immaculé, qui s'abattent en nuages tumultueux, avec des cris rauques et stridents, et font la fortune des nix-neuf familles qui peuplent l'île. Les œufs, la chair, le duvet, l'huile, le guano, tout est précieux ; plus de 20,000 oiseaux sont détruits chaque année, et toujours leur nombre augmente ! Périlleuse est la vie du chasseur, et les longues cordes de cuir non tanné auxquelles il se suspend le long des roches, sont si précieuses, qu'elles servent de dot aux jeunes filles !

Pas n'est besoin d'aller aux antipodes chercher des populations ignorant notre vie civilisée ; les Hébrides sont plus proches et aussi curieuses.

A Saint-Kilda, par exemple, les côtes sont si dangereuses, les tempêtes si fréquentes, que les navires ne s'aventurent pas volontiers dans ces parages. Environ quatre fois par an, des steamers apportent des denrées, des nouvelles des journaux, peut-être quelques lettres, mais parfois on reste huit ou neuf mois sans communications avec le monde.

Un pasteur vraiment chrétien s'est dévoué à ce petit troupeau, mais il n'a encore été imité par aucun médecin. On conçoit facilement combien de coutumes originales doivent se perpétuer dans de telles conditions.

La seconde expédition de la voyageuse contrasta singulièrement avec la première. Rentrée depuis peu dans la maison paternelle, elle fut invitée par une sœur mariée à un officier dont le régime se trouvait alors aux Indes, à la rejoindre au célèbre sanatorium de Simla, où les Européens anémiés par les chaleurs torrides des plaines vont chercher des forces nouvelles. Aller contempler "Les Portes du Ciel !" Quel rêve !

Miss Gordon Cumming partit donc, et faillit périr au port. Une tempête terrible rejeta le navire sur les côtes du Cornwall, et la passagère, forcément retenue au rivage, mit le temps à profit en visitant les lieux encore tout imprégnés des souvenirs du roi Arthur et de la Table Ronde. Le

récit de ses excursions, de son second départ, de son séjour à Alexandrie et au Caire, et de la traversée de la mer Rouge, devint la préface du voyage au pays des Rajahs.

L'Inde est une contrée si merveilleuse, tout y est si varié, races, langues, religions, mœurs, climats, costumes, aspects de la nature, que notre touriste ne pouvait souhaiter une plus belle occasion de satisfaire ses goûts d'artiste, d'exercer ses remarquables facultés de conteuse et de peintre.

Après un séjour à Calcutta, elle traversa le Bengale rural, campant sous la tente, à l'ombre de ces étonnants banyans, dont chacun engendre une forêt. "J'ai dû, écrit-elle à sa sœur, aux antiques cités ruinées, des semaines délicieuses d'exploration parmi les tombeaux, les temples et les palais autrefois centres de vie, aujourd'hui enfouis sous la forêt tropicale, et conservant néanmoins la beauté pittoresque de leurs marbres sculptés, de leurs briques émaillées aux riches couleurs de leurs colonnes exquises, de leurs images grotesques, de tous ces vestiges que la désolation qui les environne rend d'autant plus impressionnants."

Elle nous fait assister sur les bords des fleuves sacrés, le Gange, la Jumna, aux solennités religieuses où se presse la multitude bigarrée. Puis on fait le douloureux pèlerinage des lieux que la rébellion de 1857 a rendus sacrés pour tout cœur anglais : Cawnpore, Lucknow, Delhi, théâtres de si épouvantables tortures, d'actes si héroïques.

Mais voici Agra ! Le cœur oppressé se repose enfin, en contemplant le Taj Mahal, "ce poème en marbre immaculé comme la neige, si parfait dans ses proportions, si délicieux de forme, si simple et doux à l'œil, et cependant si riche de détails, qu'il ressemble plus à un rêve qu'à l'œuvre de mains humaines". Etrange monument d'un amour unique et immortel sur cette terre du matérialisme et de la polygamie !

Delhi est aussi un lieu de délices pour l'artiste, avec ses colonnes, ses temples, ses palais aux splendeurs fabuleuses, mais hélas ! mutilés par la guerre. Miss Gordon Cumming y mène une existence de bohémien qui la ravit ; "explorant, dessinant, errant parmi les jardins déserts et les rochers, ou sur les plaines arides, presque toujours dans une solitude et un silence absolu."

A Meerut, au contraire, c'est la foule, c'est le

bruit d'une station militaire, des festivals hindous et mahométans. Dans la plaine immense d'Umballa, se déroule une scène dont la splendeur barbare fait rêver au magnifique Haroun al Rachid. Il s'agit d'un grand Durbar, sorte de revue passée par le gouverneur général, Lord Mayo, des troupes que lui amènent les chefs afghans. On n'imagine pas ce que le soleil fait scintiller d'or, d'argent, de pierreries, de broderies, de soieries éclatantes, sur les hommes, les chevaux, les éléphants, les chameaux, les harnais, les bannières et les armes : c'est un éblouissement.

Et pour toile de fond à ce décor magique, la chaîne de l'Himalaya, ses teintes bleuâtres et violacées des premiers plans, couronnées par les glaces éternelles qui resplendissent au soleil des Indes !

On est donc arrivé avec la voyageuse au but de son excursion, à cette station des montagnes qu'on ne peut atteindre, en cinq jours de marche, qu'à cheval ou en chaise à porteurs.

Si animé que soit le tableau de la vie mondaine à Simla, on peut lui préférer les courses dans la montagne, sur les sentiers toujours escarpés (car on n'y rencontre pas les belles vallées qui, ailleurs, varient la marche et reposent la vue du voyageur), ou bien les campements dans les magnifiques forêts de cèdres déodars, souvent au

sein des brumes et des orages, en face des pics les plus hauts du globe et des murailles de glace qui séparent les Indes du Thibet chinois ; ou encore dans les villages aériens des Paharis, indépendants et rudes, probes, quoique menteurs, et, comme tous les montagnards, passionnément attachés à leur pays. Grâce au yak, on peut monter jusqu'aux neiges éternelles, ce doux et précieux animal ayant le pied le plus sûr, l'estomac le plus complaisant, la force la plus résistante, et fournissant le lait le plus riche qu'on connaisse.

Après six mois de cette existence si intéressante et si nouvelle, Miss Gordon Cumming reprit le chemin des plaines et des bords du Gange. A Haridwar et Bénarès, les villes-reines, les cités de temples, les sanctuaires de l'idolâtrie, elle assista aux manifestations incessantes de ce culte étrange, puis elle regagna Bombay et s'embarqua pour l'Angleterre. Quelle pénible impression de froid d'atmosphère grise, de ciel sans soleil, de foules laides et déguenillées, elle éprouva ! Ses yeux éblouis de couleur et de pittoresque eurent à refaire leur éducation occidentale.

*Marie Dronsart.*

*(A suivre.)*

## Le Concours Littéraire

Ce concours organisé par le Conseil National des Femmes de Montréal, dans le but de développer le patriotisme avec l'étude de l'histoire de notre pays, a eu un succès auquel on osait à peine s'attendre. La qualité des écrits, excellente pour ceux qui furent couronnés, dépassa le médiocre pour plusieurs autres.

Le premier prix, consistant comme on le sait en une belle collection de livres choisis, est échu à M<sup>lle</sup> Marguerite Steel, élève du Sacré-Cœur, qui a achevé son éducation à Boston. Le second prix fut accordé à M<sup>lle</sup> Helmina Gendron, élève du Mont Ste. Marie de la Congrégation de Notre Dame à Montréal.

Cette récompense offerte par le Conseil National des Femmes est d'un bon exemple pour les institutions qui ont sincèrement à cœur le développement intellectuel de la jeunesse canadienne.

En forçant les jeunes filles à s'occuper des choses de l'esprit, on les arrache, non à leur devoir mais à leur frivolité.

Le succès des deux jeunes débutantes leur créera, nous l'espérons, des émules.

Nous pourrions dénoncer à leurs lecteurs certains journalistes arriérés et à l'esprit borné du district de Québec, qui ont refusé de mettre sous les yeux de leur clientèle les conditions du concours, sous prétexte qu'ils désapprouvaient le Conseil des Femmes. Dieu leur pardonnera en raison de leur innocence. Que leurs malheureux abonnés usent de la même miséricorde.

Quant au Conseil des Femmes, à qui leur hostilité ne peut faire de mal, il n'aura pas de peine à leur accorder aussi l'absolution.

Nous publions dans la présente édition le travail des deux premières concurrentes.

# MENUËT

EXTRAIT DU *Voyage de Corbillon*

Paroles de M. ANTONY MARS.

Musique inédite de VICTOR ROGER.

Tempo di Minuetto.

IRMA.

C'est le Me-nu - et gra-ci-eux, Doux et pres-que si-len-ci-eux,

PIANO.

Comme on dan - sait chez nos aï - eux, comme on dansait chez nos aï - eux.

*pp*

Tous.

C'est le Me-nu - et gra-ci-eux, Doux et pres-que si-len-ci-eux,

Comme on dan - sait, comme on dan - sait chez nos aï - eux.

*V*

IRMA.

Che - veux pou - drés, rou - ges ta - lous, En ha - bit de soie à fail - lons,

8.....

Detailed description: This system contains the first two lines of music. The top line is the vocal melody for Irma, starting with a treble clef and a key signature of one flat. The lyrics are 'Che - veux pou - drés, rou - ges ta - lous, En ha - bit de soie à fail - lons,'. Below the vocal line is the piano accompaniment, consisting of a right-hand part with a treble clef and a left-hand part with a bass clef. A repeat sign with a first ending bracket is present at the end of the piano part, labeled with the number '8'.

Aux sons ga - lants, aux sons ga - lants des vi - o - lons

Detailed description: This system contains the next two lines of music. The vocal line continues with the lyrics 'Aux sons ga - lants, aux sons ga - lants des vi - o - lons'. The piano accompaniment features a more active right-hand part with sixteenth notes and a left-hand part with sustained chords. A repeat sign with a first ending bracket is present at the end of the piano part.

Les mar - quis dé - plo - yent des ma - niè - res ex - qui - ses

Detailed description: This system contains the next two lines of music. The vocal line continues with the lyrics 'Les mar - quis dé - plo - yent des ma - niè - res ex - qui - ses'. The piano accompaniment continues with a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes. A repeat sign with a first ending bracket is present at the end of the piano part.

Font un vis - à - vis grave aux pe - ti - tes mar - qui - ses Et

*tr* *rall.*

*rall.*

Detailed description: This system contains the final two lines of music. The vocal line concludes with the lyrics 'Font un vis - à - vis grave aux pe - ti - tes mar - qui - ses Et'. The piano accompaniment features a right-hand part with a treble clef and a left-hand part with a bass clef. The system ends with a double bar line. Performance markings include a trill (*tr*) and a rallentando (*rall.*) in both the vocal and piano parts.

les mar-qui-ses cha-que fois, Oui, les mar-qui-ses cha-que fois,

Pin - cent leurs gran-des iu - pes en - tre leurs pe - tits doigts.

C'est le Me - nu - et gra-ci-eux, Doux et pres - que si - len - ci-eux,

*rall. poco a poco jusqu'à la fin.*

Comme on dan - sait, comme on dan - sait chez nos aï - eux.

# L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

## La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

— 69 RUE OSBORNE —

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.



Quelque chose a admirer....



ou

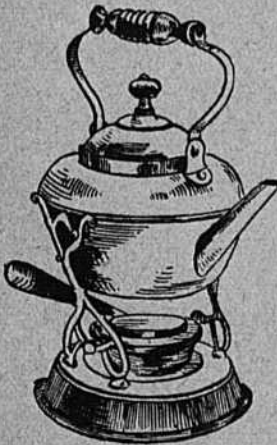
C'EST UN JOLI SOULIER  
UNE JOLIE PANTOUFE.

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres,  
et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par  
nous. Nous garantissons que nos souliers sont les  
meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

**W. H. STEWART,**

**2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.**

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.



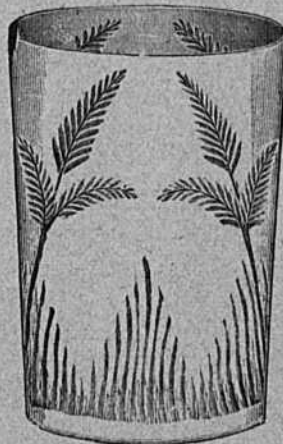
**BOULLOIRE**

Pour thé de cinq heures.

**TRES FASHIONABLE.**

Cuivre d'un excellent fini.

Prix, \$2.90.



**Verre en cristal de  
roche.**

Gravé tel que le modèle ci-  
dessus.

\$1.20 la douzaine.



**Jardinières Nouvelles**

Aux prix de 90c, \$1.25 et \$1.50.



**SUPPORTS**

Pour couteaux, en verre coupé, 80c. la paire.

**Services a The et a Diner**

Spécialité de la maison

**A.T. WILEY & CIE.,**

1803 rue Notre-Dame et  
2341 rue Ste Catherine.

## Madame de Champlain

(1er Prix du Concours Littéraire.)

On a beaucoup écrit sur les femmes qui, par leur courage, leur patience dans les privations, leurs travaux presque surhumains, ont donné un reflet de plus à la gloire des martyrs de la Nouvelle France. Les noms de ces héroïnes du Canada français sont familiers à tous les Canadiens. Après avoir entendu nos pères et nos grands-pères faire le récit de l'héroïsme de Mademoiselle de Verchères, de la patience et de la douceur de Jeanne Mance la vaillante, de la bravoure presque inouïe de Madame de la Tour, et de bien d'autres nous retrouvons encore ces noms fameux dans la bouche des enfants. Sur les bancs de l'école ils racontent les traits de bravoure des Canadiens des temps passés. Puis, d'ailleurs, si les traditions de famille nous faisaient défaut, si les maîtres d'école n'avaient pas su, par les livres qu'ils passent à la jeunesse canadienne, inspirer l'enthousiasme pour leurs aïeux, les monuments élevés à leur gloire par les patriotes de nos jours nous rappelleraient encore à chaque pas, que nous vivons sur une terre bénie par les labeurs de nobles français et françaises, qui ont quitté patrie et famille pour venir se dévouer à la cause de Dieu et de la mère-patrie dans la Nouvelle France.

Parmi ces nobles femmes que la reconnaissance publique honore chaque jour davantage, il en est une dont le nom passe presque inaperçu dans les annales de notre pays.

Il est vrai que les récits des débuts de notre histoire sont bien obscurs et bien incomplets, et le poète canadien disait vrai lorsqu'il s'écriait :

“ Qui pourrait raconter ces âges sans annales ?  
 Quel œil déchiffrera ces pages virginales  
 Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux ?  
 Tout ce passé qui git, sinistre ou glorieux,  
 Tout ce passé qui dort heureux ou misérable,  
 En les bas fonds perdus de l'ombre impénétrable,  
 Quel est-il ?.....”

Cependant, celle dont je veux rappeler le souvenir fut la première qui voulut aider de sa personne à l'accomplissement des promesses qu'on faisait alors pour l'établissement de la colonie. Elle quitta la France pour se fixer à Québec. Marie-Hélène Boullé, la jeune et belle épouse

de Samuel de Champlain, n'avait que douze ans lorsque les amis des deux familles, guidés absolument par la raison et l'intérêt, arrangèrent, presque à son insu, son union avec le grand navigateur. A l'époque de cette alliance, Hélène, fille de Nicolas Boullé, secrétaire de la Chambre du Roi, était calviniste, mais deux ans plus tard elle se convertissait au catholicisme ; cette conversion, due surtout au zèle pur et désintéressé de son mari, réjouit beaucoup le Sieur de Champlain. Il entreprit son quatrième voyage au Canada, laissant à cause de son extrême jeunesse, sa charmante femme derrière lui, avec la conviction que cette séparation qui les chagrinait tant tous deux n'était pas si grande, maintenant que le même culte les unissait en les rapprochant davantage de Dieu. Hélène ne resta pas inactive pendant ce quatrième voyage de son mari ; quoiqu'elle eut à soutenir mille persécutions de la part de ses parents qui ne pouvaient lui pardonner sa conversion au catholicisme, elle instruisit son frère Eustache, qui, lui aussi abandonna le calvinisme ; on verra même, longtemps plus tard, Madame Boullé, gagnée par l'exemple de la piété et de la persévérance de ses enfants, embrasser leur foi avec la même ardeur qu'elle avait d'abord mise à la combattre. Madame de Champlain eut donc, pendant ces années passées dans l'exercice de la piété, tout le temps nécessaire pour se préparer au grand sacrifice qu'elle eut à faire le jour où elle quitta patrie, famille et amis, à l'âge de vingt-deux ans, dans tout l'éclat de sa beauté, pour suivre son mari en un pays inconnu.

Les comparaisons, selon l'adage, sont d'odieuses choses, mais cependant, ne serait-on pas tenté d'en établir une ici entre la conduite de Madame de Champlain et celle de Madame de Frontenac et de plusieurs autres femmes de nos gouverneurs, qui, des années après, lorsque les premières difficultés furent aplanies, et que Montréal et Québec comptaient déjà leur petite société française, refusèrent absolument de suivre leurs maris, et de venir, selon elles, “ ensevelir leur jeunesse et leur beauté dans les sombres forêts du Canada ” ? Les difficultés et les privations de ce voyage

étaient pourtant, soixante ans plus tard, réduites presque de moitié ; cependant, personne en France ne songea à s'étonner du refus formel de Madame de Frontenac !

Hélène de Champlain osa donc, la première, affronter les mers : — la traversée la moins fâcheuse ne pouvait guère, à cette époque, durer moins de deux mois, — puis, arrivée là-bas, “ au fin fond de votre barbarie,” comme elle disait plaisamment à Champlain, c'est à peine si elle devait trouver un gîte convenable ; on y était souvent, elle le savait, à la veille de manquer des premières nécessités de la vie, mais tout cela ne la rebuta point. Puis, que sont encore la faim, les nuits sur la dure, les dangers continuels, auprès de l'ennui qui ronge, l'isolement qui oppresse, le découragement qui accable !... Cependant, tel fut le partage d'Hélène de Champlain pendant les quatre longues années que dura son séjour dans la Nouvelle France.

Quand Hélène arriva à Tadousac, son frère, Eustache Boullé, depuis deux ans lieutenant de Champlain dans la colonie, vint à sa rencontre. Tous ensemble ils se dirigèrent vers Québec, et lorsqu'Hélène aperçut enfin, après plusieurs milles d'épaisses forêts, l'immense rocher où Champlain avait concentré tous ses désirs, toutes ses ambitions, elle jeta un cri d'admiration, puis, après un moment d'un silence presque solennel à cette heure, elle ajouta, entre un soupir et un sourire : “ Grand Dieu, qu'elle est belle *notre* Barbarie !”

C'est qu'en effet le spectacle à cette partie du voyage, sous les rayons empourprés du soleil couchant, était d'une sauvage et merveilleuse beauté. Au bord de l'eau, en bas du rocher, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église de Notre Dame des Victoires, on apercevait l'Habitation — “ Mon Château ” — disait Champlain ; puis à droite, la modeste chapelle des Récollets ; partout ailleurs c'était la forêt, la vraie forêt, immense et profonde ; c'était si beau, si paisible, si sauvage qu'Hélène confesse en avoir eu presque le frisson.

Grand fut l'enthousiasme de la population de Québec, composée alors d'environ une soixantaine d'hommes, à l'arrivée de M. et Madame de Champlain. Celle-ci en fut touchée, et, refoulant ses larmes, elle prit gaiement le bras du gouverneur de la Nouvelle France : “ C'est une aimable

population, dit-elle avec son charmant sourire ; et je suis ravie de mes domaines. Allons à la chapelle.”

Ainsi commença le séjour d'Hélène de Champlain au Canada ; le début en était presque gai, mais qui peut dire quels furent ses pensées, ses regrets peut-être, lorsque, la nuit du 9 juillet 1620, debout sur le pont du navire — (l'Habitation n'étant pas prête à la recevoir), Hélène contemplant la nature endormie, et songeait à la France qu'elle venait de quitter et au pays qui devenait maintenant sa patrie, puisque le voyageur intrépide qui, harassé de fatigue, dormait en bas l'appelaient la sienne. On ne quitte pas son père, sa mère, tous ceux qu'on aime, on n'abandonne pas le bien être, le luxe de la vie européenne sans un déchirement ; Hélène ressentit ce soir là une intime souffrance, une sorte de frayeur de l'inconnu, et son courage faillit faiblir. Ce ne fut que pour un instant seulement, car levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel couvert d'étoiles, elle se prit à songer à Dieu, à espérer, qu'il la bénissait dans ses souffrances et qu'il exaucerait peut-être, en retour de ses sacrifices, le plus ardent de ses vœux : la conversion de sa mère.

Au Canada, Hélène de Champlain ne devait pas seulement être la compagne dévouée de son mari : elle devait aussi, dans sa sphère d'action, l'aider puissamment à remplir sa noble tâche. La tribu Algonquine était alors la plus nombreuse à Québec et aux Trois-Rivières ; Hélène apprit donc l'Algonquin afin d'instruire les squaws et les enfants, — tâche ingrate, et qu'elle dut plus d'une fois trouver dure, car les squaws étaient parfois méchantes et les enfants réfractaires ; bien souvent, après avoir consacré des jours entiers à confectionner des vêtements pour ses petits élèves, elle avait le chagrin de voir ceux-ci se sauver les jeter dans le St. Laurent, puis revenir lui dire qu'ils étaient trop malheureux ainsi habillés, et que s'ils n'avaient pas jeté leurs vêtements dans le fleuve, ils s'y seraient jetés eux-mêmes ! Malgré toutes ces contrariétés, elle parvint, à force de douceur et de patience, à gagner les cœurs des sauvages, qui ne l'appelèrent plus que la “ bonne Dame Blanche.” Ils s'accordaient tous à dire dans leur langage si poétique, qu'elle était “ belle comme la nature ; que les lacs où se mirent la folle avoine et

les roseaux du rivage étaient moins limpides que ses yeux ; que son regard était plus brillant que l'étoile du soir, et les lianes du printemps moins flexibles que sa chevelure," et mille autres charmantes choses encore qu'une femme, étant femme, doit aimer à entendre ; mais c'était là un bien faible palliatif à tout ce qu'elle avait à endurer.

Il lui fallait parfois faire de longs adieux à son mari, et souffrir mille mortelles inquiétudes quand elle le savait parti pour ses expéditions lointaines contre les Iroquois ; oui, en effet, "ce fut un temps bien dur et plein d'âpres angoisses," et Hélène de Champlain les partagea noblement ces angoisses. Puis l'ennui, "cet inexorable ennui qui fait le fond de toute vie humaine," selon Bossuet, s'emparait d'elle, et il lui fallait lutter pour ne pas le laisser l'envahir complètement. C'est alors qu'elle s'ingéniait pour préparer des surprises à son mari lors de son retour ; avec quelle joie presque enfantine elle se plaisait à lui faire retrouver à Québec les commodités et les douceurs de la vie civilisée ; elle l'entourait de tant de bien-être, elle réussissait à donner à ses appartements un tel air de confort intime, que c'était toujours une nouvelle joie pour lui de s'y retrouver, et Champlain déclarait souvent à ses amis de France, malgré leurs propos railleurs, qu'il n'eut jamais de logis qui lui fut plus doux, plus cher, que l'Habitation.

En 1624, la position était devenue insoutenable. La rapacité des commerçants français était inconciliable avec les vues élevées et toutes patriotiques de Champlain, dont le seul but était de donner à la France une colonie qui fut pour elle, dans l'avenir, une source de puissance et de gloire. Pour seconder son noble époux, Hélène avait dépensé en vain la plus grande partie de sa dot ; malgré ces sacrifices, la vie au Canada devenait de plus en plus dure, les vivres manquaient, et l'on était obligé bien souvent de se nourrir des choses les plus primitives. Champlain résolut donc de ramener sa femme en France.

Je n'insisterai pas sur le genre de vie que mena Madame de Champlain pendant les années qui suivirent son retour en France ; chacun sait qu'à la mort de son mari, après des années passées dans l'exercice de la piété et des bonnes œuvres, elle se retira dans le couvent de Sainte Ursule à

Paris, où elle mourut le 10 décembre 1654. Ainsi s'écoula la vie d'Hélène de Champlain..... Certes, il y aurait présomption à vouloir comparer la modeste et paisible existence de l'épouse du fondateur de Québec à la renommée éblouissante que se sont acquise à l'aurore de la colonie les Mance, les Bourgeois, les d'Youville, les Verchères, et tant d'autres encore dont le Canada est fier à si juste titre ; mais j'ai cru que l'abnégation, l'humilité, le mépris des honneurs et de la richesse, la fidélité inaltérable, l'esprit de sacrifice, l'obéissance aveugle, le zèle apostolique, le courage qui la poussa à braver l'inconnu et à traverser, la première de son sexe, le formidable océan,— j'ai cru que toutes ces grandes choses, et bien d'autres encore, méritaient mieux que l'oubli dans lequel l'Histoire a semblé jalousement envelopper Madame de Champlain. A côté de ces héroïnes de première grandeur, ne pouvons-nous pas garder dans nos souvenirs et nos admirations une place pour les dévouements modestes, les existences paisiblement héroïques de quelques autres qui ont su, elles aussi, vivre et mourir, en accomplissant noblement la tâche que Dieu leur avait imposée ?

Notre poète national a exprimé en vers admirables l'injustice de l'oubli dans lequel sont plongés tant de ces noms :

" Quand l'Histoire, prenant son austère burin,  
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain  
Fixe l'empreinte ineffaçable,  
Son œil impartial n'a pas de trahisons,  
Mais forcé d'embrasser immenses horizons,  
Il néglige le grain de sable.

" Le pic au front altier lui cachant le sillon,  
Elle n'aperçoit point le timide oisillon  
Qui bâtit son nid dans les seigles.  
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,  
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais,  
Qu'à regarder voler les aigles.

Mais dans les rangs pressés de ce groupe charmant  
D'un regard anxieux, je cherche vainement,  
" Quel que soit le livre que j'ouvre,  
Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,  
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,  
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre."

Je demeure bien au-dessous de la tâche que je me suis imposée en tâchant de remettre à sa place parmi les grandes canadiennes celle qui fut leur exemple sinon leur égale ; mais j'en aurai accompli une grande partie si j'ai pu, moi aussi, dans la mesure de mes forces, "réparer à demi l'ingratitude de l'Histoire."

*Marguerite Steel.*

MONTREAL, Mai 1896.

## Vaillante

(2<sup>ème</sup> Prix du Concours Littéraire.)

C'est à Louisbourg, au commencement de juin 1758. Le jour s'achève, et la voix de la cloche, annonçant l'Angelus, se mêle au bruit des flots qui viennent mourir sur le sable fin de la rive.

Que la nature est belle par cette soirée de printemps ! Jamais soleil plus resplendissant ne s'est couché dans un azur plus clair ; jamais brise plus douce n'a agité les branches des arbres qui couvrent le village de leur ombre fraîche. C'est une fête pour les yeux, c'en devrait être une aussi pour le cœur ; mais là, dans ce coin de terre, qu'on appelle Louisbourg, les cœurs sont opprésés, les âmes pleines d'angoisse.

Depuis le matin, des vaisseaux anglais se balancent dans le port, et c'est leur vue qui allume un éclair dans le regard des hommes, fait pleurer les femmes, et éteint jusqu'aux éclats de rire sur les lèvres des petits.

Les mignons... ils ne comprenaient rien à l'air consterné du père, aux larmes de la mère, à ce tumulte inaccoutumé qui les a amusés d'abord. Ils ont interrogé, alors on leur a répondu, en montrant la flotte anglaise : "L'ennemi est là." L'ennemi — ce mot leur a révélé tout un monde de terreurs, car jamais devant eux on ne l'a prononcé sans trembler. Et les pauvres petits, cessant leurs jeux, se sont réfugiés dans les bras maternels.

Ce n'est que trop vrai hélas ! L'ennemi, c'est-à-dire l'Anglais, est là. Pour la seconde fois, Albion veut entreprendre la conquête de la place forte, du port renommé, Louisbourg. Quelle vaste entrée pour pénétrer ensuite au cœur même du Canada. Dans ce dessein, elle a armé des milliers d'hommes, envoyé à travers les mers une flotte considérable. Mais les Canadiens sont décidés à lui faire payer chèrement leur patrie. Ils veulent montrer comment savent se défendre des envahisseurs, une poignée d'hommes au cœur français.

Au fort, toute la garnison est sur pied, et M. de Drucourt, son chef, dirige lui-même les derniers travaux de fortification. De temps à autre, il interroge du regard une femme, debout à ses côtés, qui, à l'aide d'une lunette, surveille les mouvements

de l'ennemi. Cette femme, c'est M<sup>me</sup>. de Drucourt. Jeune, belle, courageuse, elle excite l'admiration des soldats par sa contenance ferme et énergique, et jette, par sa présence, un lumineux rayon sur ces préparatifs de combat.

— Mon ami, dit-elle tout-à-coup à M. de Drucourt, voyez donc. On a sans doute donné l'ordre du débarquement des troupes, car voilà que tout s'agite sur les vaisseaux anglais. Et descendant de son poste d'observation, elle lui tendit la lunette.

— Vous avez raison, répliqua son mari. Tenez, ils mettent des chaloupes à la mer. Une... deux...trois... et des soldats à l'uniforme éclatant les remplissent.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de donner l'ordre de la retraite ? Il vaudrait mieux, ce me semble, que nos ennemis ne s'aperçussent pas que les fortifications ne sont pas terminées. Nous croyant prêts au combat ils agiraient avec moins d'audace.

— En effet. Mais soyez certaine qu'ils ne nous attaqueront pas ce soir. Ils vont d'abord reconnaître nos moyens de défense, s'assurer de la solidité de nos remparts, puis ils n'ont pas trop de la nuit pour combiner leurs plans. Mais demain le bal va commencer, et Dieu sait quand et comment il se terminera !

Et M. de Drucourt, ayant donné ses instructions à un officier, s'éloigna avec sa femme dans la direction du fort.

Une demi-heure plus tard, le village paraissait plongé dans le sommeil. Seules, les sentinelles veillaient, et dans l'appartement de M<sup>me</sup>. de Drucourt on pouvait voir scintiller une lumière.

A genoux devant un crucifix, elle prie, la vaillante femme, et des larmes coulent de ses yeux fixés sur l'image de Celui qu'elle implore. "O mon Dieu, dit-elle dans sa prière, protégez le Canada. Ne le laissez pas tomber au pouvoir de ses ennemis. Tant de fois déjà vous l'avez sauvé, ne vous montrerez-vous pas encore secourable ? Mon Dieu, nous n'espérons qu'en vous ; ferez-vous que notre espoir soit déçu ? Nous attendons tout de votre bonté, permettez-vous

“ que notre attente soit vaine ? Cependant, que votre volonté, et non la nôtre, soit faite. Quels que soient vos desseins, nous ne murmurerons pas, mais, je vous en prie, mon Dieu, donnez du courage aux soldats, faites que nous ne voyons pas, sur le sol canadien, vos temples profanés, votre culte méconnu.

“ Vierge sainte, à vous je confie ce que j'ai de plus cher ici-bas, l'époux que votre divin Fils m'a donné. Veillez sur lui, douce Marie, secours des chrétiens. Montrez que vous êtes notre mère, et gardez vos enfants de tout mal.”

A l'aube seulement elle s'endort, toujours agenoillée.

Dors, femme chrétienne et héroïque, dors sans crainte en core une fois. De longs jours s'écouleront avant que tu puisses goûter le repos ; et lorsqu'enfin la tourmente qui passe sur ton pays d'adoption sera calmée, ce ne sera plus à l'ombre du drapeau fleurdelisé que tu reposeras. Dors donc ; puise dans ce sommeil les forces dont tu auras besoin pour voir, sans frémir, couler le sang des blessés, agoniser les mourants et le Canada, perdu à tout jamais pour ta patrie première, la France.”

Cinquante fois le soleil s'est levé sur Louisbourg depuis que M<sup>me</sup>. de Drucourt suppliait le Seigneur d'épargner le peuple canadien. Cinquante siècles d'alarmes, de luttes, d'héroïsme. Les boulets ennemis ont accompli avec succès leur œuvre de destruction. Pas un n'a manqué son but. La désolation règne dans le camp des assiégés. Les remparts sont démolis, l'artillerie hors de service. Une seule pièce est intacte : celle à laquelle chaque jour M<sup>me</sup>. de Drucourt est allée mettre le feu, et rendre ainsi aux Anglais un peu du mal qu'ils font à des malheureux épuisés dont l'énergie s'en va avec leurs dernières cartouches.

Le gouverneur a résolu de capituler. A quoi bon, se dit-il, vouloir lutter plus longtemps ? Ne serait-ce pas tenter Dieu ?... Ce n'est plus une guerre, dont nous sommes les vaincus, qu'on nous fait ; c'est un véritable massacre que nous subissons. Et mener de nouveau au feu les débris de mon armée serait l'acte d'un criminel.

Voilà ce qu'il se dit, le pauvre M. de Drucourt en parcourant les rangs de ceux qui sont encore

valides. Hélas ! qu'ils sont peu nombreux ! Et dans l'explosion de son désespoir le gouverneur s'écrie : “ Cher drapeau français, pour la dernière fois tu flottes sur les murs de Louisbourg. Demain l'Anglais sera maître ici.”

M<sup>me</sup>. de Drucourt qui l'entend :

— Serait-il possible que tout soit perdu, dit-elle ?

— Pourquoi vous le cacher ? Oui, tout est perdu ; demain je rends mes armes aux chefs de l'armée anglaise. Ils doivent être généreux puisqu'ils sont braves. Ils nous épargneront peut-être de trop dures conditions ? Et M. de Drucourt eut un sourire amer. Tout-à-coup, M<sup>me</sup>. de Drucourt, assise près du canon, échappé seul au désastre, se lève. Dans son regard se lit une résolution subite. Elle saisit le drapeau qui flotte sur les ruines des remparts, l'élève aussi haut qu'elle peut, pendant que de sa main restée libre elle approche du canon une mèche allumée : “ Vive la France, que Dieu protège le Canada ! ” crie-t-elle, et elle met le feu à la pièce. A ce moment une balle anglaise frappe la main qui brandissait, dans un défi héroïque, l'étendard aux trois fleurs de lis, et la fumée se dissipant, on vit M<sup>me</sup>. de Drucourt étancher dans les plis soyeux le sang qui coulait de son bras mutilé.

— Merci, mon Dieu, dit-elle. Moi aussi j'ai donné quelque chose à ma patrie.

A peu de temps de là, un vaisseau à destination de la France sortait du port de Louisbourg. Sur le pont, des hommes, des femmes, des enfants se pressaient pour contempler une dernière fois la terre qui disparaissait dans le lointain. Au premier rang, une passagère, vêtue de deuil, le bras droit en écharpe, se faisait remarquer par l'air de navrante tristesse répandu sur sa figure. C'était M<sup>me</sup>. de Drucourt.

Et pendant que le navire s'éloigne, la cloche, muette depuis des mois, sous une main inconnue s'est mise en branle. Elle sonne lentement, doulousement, on dirait qu'elle sanglotte.

M<sup>me</sup>. de Drucourt porte le deuil du Canada français, mais l'airain pleure celle qu'à Louisbourg on a surnommé la “ Vaillante.”

*Helmina Gendron.*

MONTREAL, 27 avril 1896.

## Lettres de Mme de Sevigny

A LA MEME.

A Paris, jour de la Toussaint 1688,  
à neuf heures du soir.

*Philippsbourg est pris*, ma chère enfant ; *votre fils se porte bien*. Je n'ai qu'à tourner cette phrase de tous côtés, car je ne veux point changer de discours. Vous apprendrez donc par ce billet que *votre enfant se porte bien, et que Philippsbourg est pris*. Un courrier vient d'arriver chez M. de Villacerf, qui dit que celui de MONSEIGNEUR est arrivé à Fontainebleau pendant que le P. Gaillard prêchoit ; on l'a interrompu, et on a remercié Dieu dans le moment d'un si heureux succès et d'une si belle conquête. On ne sait point de détails, sinon qu'il n'y a point eu d'assaut, et que M. du Plessis disoit vrai quand il assuroit que le gouverneur faisoit faire des chariots pour porter son équipage. Respirez donc, ma chère enfant, remerciez Dieu premièrement : il n'est point question d'un autre siège, jouissez du plaisir que votre fils ait vu celui de Philippsbourg ; c'est une date admirable, c'est la première campagne de M. le Dauphin. Ne seriez-vous pas au désespoir qu'il fût seul de son âge qui n'eût point été à cette occasion, et que tous les autres fissent les entendus ! Ah ! mon Dieu ! ne parlons point de cela ; tout est à souhait. C'est vous, mon cher comte, qu'il en faut remercier : je me réjouis de la joie que vous devez avoir ; j'en fais mon compliment à notre coadjuteur ; voilà une grande peine dont vous êtes tous soulagés. Dormez donc, ma très-belle ; mais dormez sur notre parole. Si vous êtes avides de désespoirs, comme nous le disions autrefois, cherchez-en d'autres, car Dieu vous a conservé votre cher enfant. Nous en sommes transportés, et je vous embrasse dans cette joie avec une tendresse dont je crois que vous ne doutez pas.

A LA MEME.

A Paris, mercredi, 17 novembre 1688.

C'est donc aujourd'hui, ma chère enfant, que notre marquis a dix-sept ans. Il faut ajouter à tout ce qui compose le commencement de sa vie une fort bonne petite contusion, qui lui fait, je

vous assure, bien de l'honneur, par la manière toute froide et toute reposée dont il l'a reçue. M. le chevalier vous mandera comme M. de Sainte-Maure le conta au roi ; il est accablé de compliments à Versailles, et moi ici. Madame de Lavardin me pria d'aller hier la trouver chez madame de La Fayette ; elle vouloit s'en réjouir avec moi. Madame de La Fayette m'avoit priée de la même chose. Elle me dit d'abord gaiement : " Eh bien, qu'est-ce que madame de Grignan trouvera à épiloguer là-dessus ? Dites-lui qu'elle doit être ravie ; que ce seroit une chose à acheter, si elle étoit à prix ; et qu'en un mot elle est trop heureuse." Je promis de vous mander tout cela, et je vous le mande avec plaisir. Recevez donc aussi toutes les amitiés sincères de madame de Lavardin, et tous les compliments de madame de Coulanges, de la duchesse du Lude, des *divines*<sup>1</sup>, de la duchesse de Villeroi et du P. Morel<sup>2</sup>, que je vis ensuite, parce que j'allai chez le pauvre Saint-Aubin. Ma chère enfant, les saints désirs de la mort le pressent tellement, qu'il en a précipité tous les sacrements. Le curé de Saint-Jacques ne voulut pas, hier, lui donner l'extrême-onction, et ce fut une douleur pour lui ; car il ne souhaite que l'éternité, il ne respire plus que d'être uni à Dieu. Sa paix, sa résignation, sa douceur, son détachement, sont au-delà de tout ce qu'on voit ; aussi ne sont-ce pas des sentiments humains. Le secours qu'il trouve dans le P. Morel et dans son curé, qui sont ses directeurs, ses amis, ses gardes et ses médecins, n'est pas une chose ordinaire, c'est un avant-goût de la félicité. Duchêne est son médecin : c'est un homme admirable ; point de tourments, point de remèdes : *Monsieur tâchez de vous humecter, et prenez patience*. Une chambre sans bruit, sans aucune mauvaise odeur ; point de fièvre, qu'intérieure et imperceptible ; une tête libre, un grand silence, à cause de la fluxion qui est sur la poitrine, de bons et solides discours, point de bagatelles : cela est divin, c'est ce qu'on n'a jamais vu. Ce pauvre malade se

1. Madame de Frontenac et mademoiselle d'Outrelaise.  
2. Célèbre directeur de l'Oratoire.

trouve indigne de mourir à la même place<sup>1</sup> où est morte madame de Longueville. Je contai tout cela à Tréville<sup>2</sup>, qui étoit chez madame de La Fayette ; il me répondit : *Voilà comme l'on meurt en ce quartier-là*. Duchêne ne croit pas que cela finisse sitôt. Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle ! Je ne dis pas d'affliction, je dis de consolation et d'envie. Saint-Aubin m'a marqué beaucoup d'amitié, et à vous, sur ce petit marquis ; mais tout cela n'est qu'un moment, et l'on revient toujours à Jésus-Christ et à sa miséricorde, car il n'est question de nulle autre chose ; encore ne faut-il pas vous accabler de ce triste récit. Je veux vous remercier, et bien sérieusement, d'avoir pris le plus long pour éviter ces petits ruisseaux qui étoient devenus rivières. Faites toujours ainsi, ma fille, et ne vous fiez point à l'incertitude d'une entreprise où il n'y a plus de remède dès qu'on a fait le premier pas dans l'eau. Songez à M. de la Vergne<sup>3</sup>, et à moi, si vous voulez ; mais enfin, permettez-moi de prendre toujours le plus long et le plus sûr : il n'y a nulle comparaison entre s'ennuyer et se noyer. N'étoit-ce pas Pauline qui étoit avec vous dans cette litière ? Eh bien, son petit nez vous déplaisoit-il ? Vous me coupez bien court quelquefois sur des détails que j'aimerois à savoir : vous croyez que je vous en écrirai moins ; point du tout, ma chère, je ne me règle point sur vous. Votre frère est à la noce de mademoiselle de la Coste, à Saint-Brieuc. M. de Chaulnes y étoit : sans ce gouverneur, le marié s'en seroit enfui. Il me semble que j'ai bien des excuses à vous faire du siège de Manheim : on m'assuroit si fort que ce ne seroit rien, que j'espérois de vous le faire passer insensiblement ; mais, ma fille, c'en est fait, et si vous aviez souhaité, vous n'auriez pas pu désirer

1. Dans une grande maison contigue aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques qui avait été occupée par madame de Longueville, où elle fit une mort très-chrétienne, le 15 avril 1679, après une pénitence de vingt-sept ans.

2. Le comte de Tréville, ou Troisième, admis dans la confidence de madame Henriette, duchesse d'Orléans ; il fut si touché de sa mort, qu'il renonça au monde pour ne plus s'occuper que de son salut.

3. M. l'abbé de la Vergne-Tressan, aussi distingué par ses vertus et par sa piété que par sa naissance et par les talents de son esprit, fut entraîné dans sa litière comme il passait le Gardon, petite rivière profonde, et fut noyé par l'imprudence et par l'obstination de son muletier, le 5 avril 1684.

autre chose. Tâchez donc de dormir tout de bon, je vous réponds du reste. La fable du lièvre<sup>1</sup> est tellement faite pour votre état, qu'il semble que ce soit vous qui la fassiez.

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers, etc.

Vous y pourriez ajouter encore :

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.  
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Mais vous ne pourriez pas dire :

Je crois même qu'en bonne foi  
Les hommes ont peur comme moi ;

car je trouve que les hommes n'ont point de peur. C'est une heureuse vicieuse que celle de M. l'archevêque : je suis bien honorée de son souvenir. J'attaquerai un de ces jours le coadjuteur ; je lui parlerai du bon ménage que nous faisons à Paris. Je suis ravie qu'il vous aime, et plus pour lui que pour vous ; car ce ne seroit pas bon signe pour son esprit et pour sa raison que de vous être contraire. J'aime Pauline : vous me la représentez avec une jolie jeunesse et un bon naturel ; je la vois courir partout et apprendre à tout le monde la prise de Philippsbourg ; je la vois et je l'embrasse. Aimez aimez votre fille ; c'est la plus raisonnable et la plus jolie chose du monde ; mais aimez toujours aussi votre chère maman, qui est plus à vous qu'à elle-même.

M. de Bailli vient de sortir : il vous fait cent mille bredouillements, mais de si bon cœur, que vous devez lui en être obligée. Mon cher comte, encore faut-il vous dire un mot de ce petit garçon : c'est votre ouvrage que cette campagne : vous avez grand sujet d'être content ; tout contribue à vous persuader que vous avez fort bien fait. Je sens votre joie et la mienne ; ce n'est point pour vous flatter, mais tout le monde dit du bien de votre fils : on vante son application, son sang-froid, sa hardiesse, et quasi sa témérité.

A LA MEME.

A Paris, vendredi 10 décembre 1688.

Je ne réponds à rien aujourd'hui ; car vos lettres ne viennent que fort tard, et c'est le lundi

1. Voyez la fable de la Fontaine qui a pour titre le *Lièvre et les Grenouilles*. Livre 11, fable XIV.

que je réponds à deux. Le marquis<sup>1</sup> est un peu crû ; mais ce n'est pas assez pour se récrier. Sa taille ne sera pas comme celle de son père, il n'y faut pas penser ; du reste, il est fort joli, répondant bien à tout ce qu'on lui demande, et comme un homme de bon sens, et comme ayant regardé et voulu s'instruire dans sa campagne. Il y a dans tous ses discours une modestie et une vérité qui nous charment. M. du Plessis est fort digne de l'estime que vous avez pour lui. Nous mangeons tous ensemble fort joliment, nous réjouissant des entreprises injustes que nous nous faisons quelquefois les uns sur les autres. Soyez en repos sur cela, n'y pensez plus, et laissez-moi la honte de trouver qu'un roitelet sur moi soit un pesant fardeau. J'en suis affligée ; mais il faut céder à la grande justice de payer ses dettes, et vous comprenez cela mieux que personne ; vous êtes même assez bonne pour croire que je ne suis pas naturellement avare, et que je n'ai pas dessein de rien amasser. Quand vous êtes ici, ma chère bonne, vous parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous admirer ; mais, en votre absence, je me mêle de lui apprendre les manéges des conversations ordinaires, qu'il est important de savoir ; il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer. Il seroit ridicule de paroître étonné de certaines nouvelles sur quoi l'on raisonne ; je suis assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort aussi l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'entendre vite et y répondre : cela est tout à fait capital dans le monde. Je lui parle des prodiges de présence d'esprit que Dangeau nous contoit l'autre jour : il les admire, et je pèse sur l'agrément et sur l'utilité même de cette sorte de vivacité. Enfin, je ne suis point désapprouvée par M. le chevalier. Nous parlons ensemble de la lecture, et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté ; nous disons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres, et même des romans ; comme ce chapitre nous tient au cœur, il recommence souvent. Le petit d'Auvergne<sup>2</sup> est amoureux de la lecture ; il n'avoit pas un moment de repos à l'armée, qu'il n'eût un livre à la main ; et Dieu sait si M. du Plessis et nous faisons valoir cette passion si noble et si

belle. Nous voulons être persuadés que le marquis en sera susceptible ; nous n'oublions rien du moins pour lui inspirer un goût si convenable. M. le chevalier est plus utile à ce petit garçon qu'on ne peut se l'imaginer ; il lui dit toujours les meilleures choses du monde sur les grosses cordes de l'honneur et de la réputation, et prend un soin de ses affaires dont vous ne sauriez trop le remercier. Il entre dans tout, il se mêle de tout, et veut que le marquis ménage lui-même son argent ; qu'il écrive, qu'il suppute, qu'il ne dépense rien d'inutile ; c'est ainsi qu'il tâche de lui donner son esprit de règle et d'économie, et de lui ôter un air de *grand seigneur*, de *qu'importe*, d'ignorance et d'indifférence, qui conduit fort droit à toutes sortes d'injustices, et enfin à l'hôpital. Voyez s'il y a une obligation pareille à celle d'élever votre fils dans ces principes. Pour moi, j'en suis charmée, et trouve bien plus de noblesse à cette éducation qu'aux autres. M. le chevalier a un peu de goutte : il ira demain, s'il peut, à Versailles ; il vous rendra compte de vos affaires. Vous savez présentement que vous êtes chevaliers de l'ordre : c'est une fort belle et agréable chose au milieu de votre province, dans le service actuel ; et cela siéra fort bien à la belle taille de M. de Grignan ; au moins n'y aura-t-il personne qui lui dispute en Provence, car il ne sera pas envié de M. son oncle<sup>1</sup> ; cela ne sort point de la famille.

La Fayette vient de sortir d'ici ; il a causé une heure d'un des amis de mon petit marquis : il en a conté de si grands ridicules, que le chevalier se croit obligé d'en parler à son père, qui est son ami. Il a fort remercié La Fayette de cet avis, parce qu'en effet il n'y a rien de si important que d'être en bonne compagnie, et que souvent, sans être ridicule, on est ridiculisé par ceux avec qui on se trouve : soyez en repos là-dessus ; le chevalier y donnera bon ordre. Je serai bien fâchée s'il ne peut pas, dimanche, présenter son neveu ; cette goutte est un étrange rabat-joie. Au reste, ma fille, pensiez-vous que Pauline dût être parfaite ? Elle n'est donc pas douce dans sa chambre ? Il y a bien des gens fort aimés, fort estimés, qui ont eu ce défaut ; je crois qu'il vous sera aisé de l'en corriger ; mais gardez-vous surtout de vous

1. Le fils de madame de Grignan.

2. François-Egon de la Tour, dit le *prince d'Autriche*.

1. M. l'archevêque d'Arles.

accoutumer à la gronder et à l'humilier. Toutes mes amies me chargent très-souvent de mille amitiés, de mille compliments pour vous. Madame de Lavardin vint hier ici me dire qu'elle vous estimoit trop pour vous faire *un compliment*, mais qu'elle vous embrassoit de tout son cœur, et ce grand comte de Grignan ; voilà ses paroles. Vous avez grand raison de l'aimer.

Voici un fait. Madame de Brinon<sup>1</sup>, l'âme de Saint-Cyr, l'amie intime de madame de Maintenon, n'est plus à Saint-Cyr ; elle en sortit il y a quatre jours. Madame de Hanovre, qui l'aime, la ramena à l'hôtel de Guise, où elle est encore. Elle ne paroît point mal avec madame de Maintenon, car elle envoie tous les jours savoir de ses nouvelles ; cela augmente la curiosité de savoir quel est donc le sujet de sa disgrâce. Tout le monde en parle tout bas, sans que personne en sache davantage ; si cela vient à s'éclaircir, je vous le manderai.

#### A LA MEME.

A Paris, lundi, 27 décembre 1688.

Savez-vous bien, ma chère fille, que votre petit capitaine est sur le chemin de Châlons, pour aller voir cette belle compagnie que vous lui avez faite ? Il partit le jour de Noël pour aller coucher à Claie, et faire, en passant, la révérence à Livry ; il reviendra dimanche. Le chevalier a mesuré tous ses jours ; M. du Plessis est avec lui, toujours véritablement comblé des marques de votre estime et de votre confiance. Vous pouvez compter qu'il est entièrement à vous et à votre enfant, et qu'il y sera tant que vous voudrez. Il me paroît avec son audace au chapeau et cette cravate noire, comme ce maréchal qui devint peintre par amour<sup>2</sup> : c'est bien l'amour aussi pour votre maison qui l'a fait devenir guerrier ; enfin il a du courage, de la hardiesse, et de toutes sortes d'autres vertus, pour en faire tout ce qu'il vous plaira. Voilà son chapitre épuisé ; celui du marquis ne l'est pas. Vous le croyez gros, il ne l'est pas ; au contraire, sa taille est devenue plus fine par en

bas. Il est crû ; mais en deux mois et demi trouvez-vous que l'on croisse beaucoup ? Il s'est passé tant de choses, ma chère enfant, depuis trois mois, qu'il nous semble qu'il y a trois ans. Enfin, le temps assurément ne va point comme quand nous étions ici ensemble. Soleri vous a représenté notre société, qui ne subsiste qu'en vous et pour vous ; car vous êtes notre véritable lien ; et ce joli portrait... Mais il ne dit jamais un mot : cela nous ennuie ; vous êtes bien plus belle que lui, sans vous flatter. J'ai fait voir ce matin à la duchesse du Lude votre page d'écriture ; elle en est bien contente : il lui falloit cela pour les amitiés qu'elle me fait tous les jours pour vous. Elle m'a menée après la messe chez l'abbé Têtu avec Alliot. Cet Abbé ne dort point du tout ; il est en vérité fort mal ; cela passe les vapeurs ordinaires, et on ne peut le voir sans beaucoup de pitié. Madame de Coulanges et toutes ses amies en ont des soins infinis.

La cérémonie (*des chevaliers*) se fera sans cérémonie<sup>1</sup> à Versailles, dans la chapelle ; elle commencera le vendredi à vêpres, et sera continuée le jour de l'an le matin, et le reste à vêpres. Le roi a ôté l'obligation de communier dans la cérémonie. Sa Majesté n'aura pas son grand manteau ; il n'aura que le collier. Les manteaux se prêtent ; de sorte qu'il est vrai que plusieurs en sont *dispensés* présentement. Le roi est fort content de la manière dont M. de Monaco<sup>2</sup> a reçu l'ordre ; il l'a dit tout haut, et cela embarrasse ceux qui l'ont refusé. Il y a bien de l'apparence que le même courrier qui portera le cordon à Monaco le portera à M. de Grignan. Il me semble qu'il est comme ces chiens à qui l'on dit longtemps *Tout bien !* et puis tout d'un coup *Pille !* La comparaison est riche : je crains qu'elle ne me fasse une querelle avec cet esprit pointilleux ; il dira que je le traite comme un chien. Adieu, très-chère et très-aimable ; j'aurois encore cent choses à vous dire, mais c'est vous accabler.

1. Madame de Brinon, lors du premier établissement de Saint-Cyr, fut mise à la tête de cette maison. Elle avait beaucoup de talent et de savoir, mais autant d'orgueil et d'ambition.

2. Quintin Messis, surnommé le maréchal d'Anvers. Il vivait dans le xve siècle.

1. "On fit alors des chevaliers du Saint-Esprit avec le moins de cérémonie que l'on put, le roi ayant une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint." (*Mémoires de la Cour de France*, Œuvres de la Fayette, tome II, page 398).

2. Il consentit de prendre rang comme duc de Valentinois, et non comme prince de Monaco.

## A LA MEME.

A Paris, lundi, 3 janvier 1689.

Votre cher enfant est arrivé ce matin ; nous avons été ravis de le voir, et M. Duplessis. Nous étions à table ; ils ont dîné miraculeusement sur notre dîner, qui étoit déjà un peu endommagé. Mais que n'avez-vous pu entendre tout ce que le marquis nous a dit de la beauté de sa compagnie ! Il s'informa d'abord si la compagnie étoit arrivée, et ensuite si elle étoit belle. Vraiment, monsieur, lui dit-on, elle est toute des plus belles ; *c'est une vieille compagnie*, qui vaut bien mieux que les *nouvelles*. Vous pouvez penser ce que c'est qu'une telle louange à quelqu'un qu'on ne savoit pas qui en fût le capitaine. Notre enfant fut transporté, le lendemain, de voir cette belle compagnie à cheval, ces hommes faits exprès, choisis par vous, qui êtes la bonne connoisseuse, ces chevaux jetés dans le même moule. Ce fut pour lui une véritable joie, à laquelle M. de Châlons<sup>1</sup> et madame de Noailles (*sa mère*) prirent part ; il a été reçu de ces saintes personnes comme le fils de M. de Grignan. Mais quelle folie de vous parler de tout cela ! c'est l'affaire du marquis.

Je voulois vous demander des nouvelles de madame d'Oppède, et justement vous m'en dites. Il me paroît que c'est une bonne compagnie que vous avez de plus, et peut-être l'unique. Pour M. d'Aix (*M. de Cosnac*), je vous avoue que je ne croirois pas les Provençaux sur son sujet. Je me souviens fort bien qu'ils ne se font valoir et ne subsistent que sur les dits et les redits, et les avis qu'ils donnent toujours pour animer et trouver de l'emploi. Il n'en faut pas tout à fait croire aussi M. d'Aix : cependant, le moyen de penser qu'un homme *toute sa vie courtisan*, et qui renie chrême et baptême, qui ne se soucie point des intrigues des consuls, voulût se déshonorer devant Dieu et devant les hommes par de faux serments ? Mais c'est à vous d'en juger sur les lieux.

La cérémonie de vos *frères* fut donc faite le jour de l'an à Versailles. Coulanges en est revenu, qui vous rend mille grâces de votre jolie réponse. J'ai admiré toutes les pensées qui vous

viennent, et comme cela est tourné et juste sur ce qu'on vous a écrit. Voilà ce que je ne fais point au tiers et au quart, car je ne relis point leurs lettres, et cela est mal. Il m'a donc conté que l'on commença dès le vendredi, comme je vous l'ai dit. Ces premiers étoient profès avec de beaux habits et leurs colliers : deux maréchaux de France étoient demeurés pour le samedi. Le maréchal de Bellefonds étoit totalement ridicule, parce que, par modestie et par mine indifférente, il avoit négligé de mettre des rubans au bas de ses chausses de page ; de sorte que c'étoit une véritable nudité. Toute la troupe étoit magnifique ; M. de la Trousse des mieux. Il y eut un embarras dans sa perruque, qui lui fit passer ce qui étoit à côté assez longtemps derrière ; de sorte que sa joue étoit fort découverte ; il tiroit toujours ce qui l'embarrassoit, qui ne vouloit pas venir ; cela fit un petit chagrin. Mais, sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie ; les épées, les rubans, les dentelles, les clinquants, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues<sup>1</sup> étoient si parfaitement entrelacées, que nulle main d'homme ne put les séparer ; plus on y tâchoit, plus on les brouilloit, comme les anneaux des armes de Roger<sup>2</sup>, enfin, toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manège demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, et le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon d'Hocquincourt, qui étoit tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que, ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il avoit d'ordinaire, sa chemise ne vouloit jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fit ; car, sachant son état, il tâchoit incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement, de sorte que madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire. Ce fut une grande pitié : la majesté du roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'étoit vu dans les registres de l'ordre l'exemple d'une telle aventure. Le roi dit le soir : " C'est toujours moi qui soutiens le pauvre M. d'Hocquincourt, car c'étoit la

1. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons-sur-Marne, puis archevêque de Paris, et cardinal.

1. Allusion au système des atomes.

2. Allusion au Xe chant de l'*Orlando furioso*.

faute da son tailleur." Mais enfin cela fut fort plaisant. Il est certain, ma chère bonne, que si j'avois eu mon gendre dans cette cérémonie, j'y aurois été avec ma chère fille; il y avoit bien des places de reste, tout le monde ayant cru qu'on s'y étoufferoit, et c'étoit comme à ce carrousel. Le lendemain toute la cour brilloit de cordons bleus; toutes les belles tailles et les jeunes gens par-dessus les justaucorps, les autres dessous. Vous aurez à choisir, tout au moins en qualité de belle taille. Vous deviez me mander qui ont été ceux qui ont chargé leur conscience de répondre pour M. de Grignan. On m'a dit qu'on m'envoieroit aux absents de prendre le cordon que le roi leur envoie avec la croix: c'est à M. le chevalier à vous le mander. Voilà le chapitre des cordons bleus épuisé.

Le roi d'Angleterre a été pris, on dit, en faisant le chasseur et voulant se sauver. Il est à White-Hall<sup>1</sup>. Il a son capitaine des gardes, ses gardes, des milords à son lever; mais tout cela est fort

1. Palais des rois d'Angleterre, dans le faubourg de Westminster, à Londres.

bien gardé. Le prince d'Orange à Saint-James<sup>1</sup>, qui est de l'autre côté du jardin. On tiendra le parlement: Dieu conduise cette barque! La reine d'Angleterre sera ici mercredi; elle vient à Saint-Germain, pour être plus près du roi et de ses bontés.

L'abbé Têtu est toujours très-digne de pitié; fort souvent l'opium ne lui fait rien; et, quand il dort un peu, c'est d'accablement, parce qu'on a doublé la dose. Je fais vos compliments partout où vous le souhaitez; les veuves vous sont acquises, et sur la terre et dans le troisième ciel. Je fus, le jour de l'an, chez madame Croiset; j'y trouvai Rubentel, qui me dit des biens solides de votre enfant, et de sa réputation naissante, et de sa bonne volonté, et de sa hardiesse à Philippsbourg. Adieu, ma très-chère et très-aimable. On assure que M. de Lauzun a été trois quarts d'heure avec le roi: si cela continue, vous jugez qu'il voudra bien le ravoïr.

1. Autre palais des rois d'Angleterre, voisin de White-Hall.

## Instançes

*La noblesse en république.* Songez que la persistance—inévitable d'ailleurs—d'une aristocratie de naissance dans notre démocratie est un phénomène social étrange entre les plus absurdes. Toutes les raisons d'être d'une aristocratie de cette sorte ayant disparu depuis cent ans, son rôle périmé, ses privilèges abolis, les gentilshommes, chose prodigieuse! n'en ont pas moins continué à vivre en gentilshommes.

Après que ce qui constitue essentiellement la vie "noble" leur a été enlevé, ils ont persisté à faire certains gestes de la vie noble; tels ces animaux inférieurs à qui, dans les laboratoires, les physiologistes coupent la tête, et qui n'en continuent pas moins à marcher. On peut donc dire que depuis cent ans, notre aristocratie vit en tant

qu'aristocratie d'une vie reflexe. Forcément les gestes qu'ils ont conservés sont uniquement les gestes d'apparat de l'ancienne noblesse, les façons extérieures les habitudes de luxe et de frivolité, les titres, le cérémonial, le blazon, les livrées, l'exclusion dans les fréquentations, enfin l'air et "les airs."

Ne sachant ni ne voulant rien faire, incapables des travaux qui ne dérogent pas, art ou littérature, et dédaigneux des travaux qui dérogent, impuissants en politique, ils ont tourné leurs facultés intellectuelles vers les seuls emplois où elles pussent suffire: représentations mondaines, sport hippique, escrime, conduite de mails coachs, inventions de cravates et de gilets, roulette et baccarat.

*Jules Lemaitre.*

### Extraits du Discours de M. Frechette au Conseil National des Femmes.

On le comprend mieux aujourd'hui, ce que réclame la femme, ce n'est pas l'exemption des devoirs que lui impose son sexe dans le cercle intime de la famille; ce n'est pas une liberté chimérique qu'elle ambitionne vis-à-vis de l'autre sexe qui, on l'admettra, a son rôle, lui aussi, à jouer dans l'organisation sociale; l'émancipation réclamée consiste à secouer non pas le joug du devoir, mais le joug des préjugés.

De même que l'homme, la femme est depuis longtemps émancipée, à tous les autres points de vue.

Son émancipation morale et philosophique, elle en jouit depuis que le Christ a dit : "Vous êtes tous frères", et que le christianisme a proclamé la loi du mariage monogame et indissoluble.

Son émancipation politique, elle la possède depuis que l'homme a conquis le droit de légiférer; puisque, si elle n'a pas le droit de faire des lois, elle a, ce qui est encore plus important, la mission de former le législateur.

Il lui reste à conquérir son indépendance du plus ancien comme du plus persistant des despotes : le préjugé!

Mais, me direz-vous, le préjugé s'appelle légion; de quel préjugé en particulier voulez-vous parler? Je parle du plus absurde de tous, naturellement, puisqu'il est le plus enraciné dans les mœurs sociales.

Car, si vous l'avez remarqué, les préjugés sont comme les rochers, plus ils sont lourds — c'est-à-dire stupides — plus ils sont difficiles à renverser. On dirait qu'ils offrent d'autant plus de résistance au bon sens et à la logique, qu'ils doivent avoir eu de difficulté à s'implanter dans des esprits intelligents et raisonnables.

Voyons, y a-t-il au monde quelque chose de plus noble, de plus honorable, de plus digne d'admiration que l'homme qui travaille, que l'homme qui, dans sa sphère, exerce son intelligence ou ses bras pour assurer son indépendance, donner du pain à sa famille, pousser ses compatriotes dans la voie du progrès, et faire bénéficier l'humanité du produit de son labeur, quand il ne peut pas la grandir et l'honorer par les découvertes de son génie?

Si tous ceux qui croient avoir droit au titre

d'homme remplissaient consciencieusement ce devoir sacré, notre société n'aurait-elle pas atteint du coup l'idéal de sa perfection?

Oui, n'est-ce pas? Il n'y a plus au monde qu'une seule voix pour le proclamer. Mais depuis quand?

Mêmes ceux de mon âge n'ont-ils pas connu un temps où, aux yeux de bien des gens, le critérium de la distinction, le summum du "comme il faut" aristocratique, n'étaient autre chose que le droit à l'oisiveté, pour ne pas dire à l'insignifiance?

La sainte loi du travail, qui fait marcher la civilisation en anoblissant les individus et les races, constituait aux yeux d'un grand nombre une espèce de condition dégradante, indigne des classes supérieures de l'humanité.

On était d'autant plus considéré et envié qu'on était plus inutile à soi-même et aux autres; et il suffisait d'être ce qu'on appelle vulgairement un parfait bon à rien pour avoir droit au respect universel.

On n'en est plus là chez les hommes, Dieu merci!

Mais chez les femmes... n'est-il pas vrai que nos idées ont besoin d'être réformées là-dessus? Remarquez que je ne dis pas : les idées de la femme, mais *nos* idées, c'est-à-dire les idées de tous!

Car on a beau dire, encore à l'heure qu'il est, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, qui a terrassé tant de préjugés, en pleine Amérique démocratique et républicaine, la femme qui travaille, c'est-à-dire la seule qui ait réellement droit à l'admiration, est placée dans l'estimation publique sur un degré inférieur vis-à-vis de celle dont le père ou le mari a des revenus suffisants pour l'entretenir à ne rien faire!...

De sorte qu'une femme a bien le droit de compter sur sa beauté pour frayer son chemin dans le monde, mais sur son intelligence, sur son industrie, sur son courage, sur tout ce qui fait d'elle quelque chose enfin, non pas!...

N'est-ce pas là une anomalie sans nom dans notre civilisation utilitaire?

L'émancipation de la femme, pour moi, c'est son droit au travail — non pas au travail du mercenaire accepté comme un pis-aller — elle a toujours droit à celui-là — mais au travail qui honore l'homme, et assure son indépendance personnelle.

Le jour où, loin de dédaigner la femme qui, suivant l'expression consacrée "gagne sa vie," on la considérera au contraire comme étant plus digne qu'une autre de s'asseoir au premier rang, la femme sera émancipée, et le mariage deviendra pour elle le résultat d'un choix indépendant et libre, et non, comme il arrive trop souvent pour le bonheur des familles, une nécessité de circonstances.

On affirme que la femme ne travaille pas dans ce pays-ci ; pour un trop grand nombre, c'est vrai ; on dirait qu'en sortant du couvent, une jeune fille n'a plus qu'à se reposer.

Je ne parle pas des occupations de la mère de famille, car, sous ce rapport, la femme canadienne ne le cède à personne ; mais en disant qu'une femme ne travaille pas, je veux laisser entendre qu'elle n'emploie pas ses loisirs — car tout le monde en a plus ou moins — à quelque chose d'utile ou de lucratif.

Eh bien, si elle ne travaille pas, c'est qu'elle craint le préjugé.

Cela est tellement vrai que la plupart des femmes qui, chez nous, ont le talent d'écrire n'osent pas signer leurs travaux de leur nom. Elles auraient peur de déroger.

Pour ne faire allusion qu'au domaine des lettres, qui est le mien, de combien d'œuvres utiles et belles cet absurde préjugé ne nous a-t-il pas privés ?

Ah ! oui, de grâce, émancipez-vous sous ce rapport, mesdames ! Foulez aux pieds ce préjugé stupide.

Que la femme qui travaille soit la première de toutes ; et que l'incapable ou la paresseuse reste à la place que les incapables et les paresseux doivent occuper, c'est-à-dire en arrière des autres ! ...

Cette jeune fille est institutrice, comptable, journaliste, professeur de piano ou de chant... Eh bien, quoi ? C'est qu'elle a appris quelque chose, parbleu !

Elle gagne son pain... Laissons les imbéciles dire d'un air dédaigneux : "Bah ! elle est obligée de travailler pour vivre" ! et que les hommes de cœur et d'intelligence applaudissent au courage, au talent, à la noble crânerie de l'émancipation pratique de la femme.

Portons en ce moment nos regards aussi haut que nous pouvons les porter dans notre pays ; que remarquons-nous chez le couple distingué qui

représente avec tant d'éclat parmi nous la majesté souveraine ?

Une femme qui travaille ! Un mari qui en est fier !

Et je suis sûr que Leurs Excellences me pardonneront cette remarque trop personnelle peut-être, si elles veulent bien songer qu'il me serait impossible de proposer à ceux et celles qui m'écoutent un exemple plus éloquent de ce qu'est la noblesse du travail, même chez les privilégiés de l'existence, pour qui il en saurait être qu'un passe-temps utile ou qu'un devoir de bienfaisance philanthropique.

Oui, à quelque point de vue que l'on se place, et quel que soit le rang qu'on occupe parmi les favorisés de la fortune, il faut l'admettre, c'est par la réhabilitation du travail que la femme atteindra la plénitude de son émancipation.

C'est par le travail, par l'étude, par le savoir, par son indépendance personnelle, que la femme sera réellement l'égale de l'homme.

Elle deviendra son émule, ou tout au moins son associée, non seulement dans la lutte pour la vie, mais dans la mission civilisatrice qui incombe à tout le monde, et dont personne n'a le droit de se désintéresser.

En sera-t-elle moins belle ? non ! Elle n'en sera que plus intéressante et plus digne, voilà tout.

En sera-t-elle moins aimée parce qu'elle aura de plus amples droits à notre admiration ?

Non, n'est-ce pas ?

Elle n'en restera pas moins la sainte providence de l'homme à son berceau, la personnalité sacrée qui résume en elle toutes les tendresses et tous les dévouements, avec la plus désintéressée comme la plus constante des fidélités terrestres, et qui a su faire contenir tout cela dans les deux premières syllabes que l'homme prononce en ce monde, et qui sont peut-être les deux dernières qu'il exhale sur son lit de mort, ces deux syllabes magiques, presque les mêmes dans toutes les langues : *Maman !...*

Elle n'en restera pas moins la sœur, cette autre petite mère, dont le berceau a touché le vôtre, et qui devient votre bon ange consolateur, au jour des premières détresses, quand les désenchantements inévitables viennent effeuiller cruellement la fleur de vos illusions.

Elle n'en restera pas moins la jeune fille ingénue, la jeune fille au regard céleste qui passe dans nos rêves d'adolescents, comme l'incarnation vivante de tous les bonheurs entrevus dans les radieuses visions de l'avenir !

Elle n'en restera pas moins la compagne adorée à qui l'homme tend le bras avec orgueil, et sur l'épaule de qui il est quelquefois trop heureux de reposer son front découragé !

Elle n'en restera pas moins la fille de cet

homme, la fille chérie, dont la caresse est si douce, l'amitié si tendre, et dont le nom seul remue si délicieusement les fibres les plus délicates d'un cœur de père.

Enfin, elle n'en restera pas moins la femme, avec toute la grâce qui la caractérise, avec toute la sublimité de son rôle familial.

Et le vers de Legouvé sera toujours le code sacré de l'homme de cœur et d'honneur :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

### Mouñet-Sully Interprète de Bossuet

Je suis allé en revanche écouter les fragments des sermons de Bossuet que Mounet-Sully a lus à la Bodinière, avec accompagnement de conférence par Léo Claretie.

C'est une étude curieuse à faire. Jamais ce qu'il y a de théâtral (au bon sens du mot) dans le génie de Bossuet n'a été mieux mis en lumière que par cette récitation. Le dernier morceau où Bossuet conte les souffrances de Jésus ramassant sur lui toutes les douleurs et toutes les misères de l'humanité, pliant sous la charge, demandant grâce, et en prenant de nouvelles encore, est un drame merveilleux, et Mounet-Sully

l'a dit en grand tragédien, d'une voix profonde et pathétique, avec des passages d'une douceur inexprimable. Beaucoup de femmes pleuraient, et dans le nombre des comédiennes qui étaient peut-être bien étonnées de leur attendrissement. J'en ai vu une qui est sortie de là les yeux tout gros et le visage renversé. Peut-être Léo Claretie eût-il mieux fait de ne pas souligner cette émotion en laissant entendre dans une dernière phrase que Bossuet n'avait jamais obtenu un tel succès de larmes. Je crois que Bossuet en cherchait d'autres. Il eût volontiers dit comme Polyeucte :

“ J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.”

### Paysage Breton

L'automne n'a point de plus belle journée. La mer scintillait au soleil ; chaque goutte d'eau reflétait comme une pointe de diamant une lumière blanche et pure, que l'œil supportait à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivaient en foule sur les dunes où, mêlé au thym, l'œillet sauvage, aux lueurs violettes, exhalait son parfum de girofle.

Munis de panier, de légers filets, de pelles et de longs batons armés d'un crochet de fer, ils attendaient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche bûtin préparé par la Providence, le lançon argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces, et la crevette et la moule nacrée et les coquillages de toute sorte.

Vers le soir, à l'heure où le reflux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnait le village, mais tous n'y revinrent pas.

Plongée dans les songes de son cœur, une jeune fille s'était oubliée sur un rocher lointain. Lorsqu'

elle sortit de sa rêverie, le flot déjà serrait le rocher de ses nœuds mobiles et montait toujours. Personne sur la grève. Pas de secours possible.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de la vierge ? Nul ne le sait. C'est resté un secret entre elle et Dieu.

Le lendemain on retrouva son corps. Elle avait noué aux algues pendantes ses longs cheveux noirs, sans doute pour n'être pas emportée par la houle, pour réposer dans la terre bénite près des siens.

Une croix de bois marque dans le cimetière le lieu où elle dort. Souvent l'une de celles qu'elle fut ses compagnes, agenouillée sur le gazon, prie pour elle, et le cœur ému de souvenirs tristes, s'en va, le front baissé, en essayant ses pleurs.

*F. Lamennais.*

## Savoir-Vivre

LAURENCE DE BRIVES À LA DUCHESSE DE  
SAUVERT.

Paris, 10, avenue de l'Alma, le 10 avril 18 .

*Madame et chère marraine.*

Je suis admise à faire ma première communion le 25 avril.

Maman et M. l'abbé disent que ce sera le jour le plus heureux de ma vie d'enfant, et que tous ceux qui m'aiment m'entoureront pour me donner toutes les joies.

Alors, j'espère que vous serez auprès de moi, Madame et bien-aimée marraine, car vous avez toujours été très bonne pour cette filleule qui serait si contente de vous voir.

Papa et maman vous demandent avec moi de nous faire cette grâce. Dites oui, je vous en prie de toutes mes forces.

L'autre jour, mon parrain, qui passait par Paris, m'a bien promis de revenir pour le 25.

Papa vous offre ses hommages. Maman et moi, nous vous embrassons bien, Madame et chère marraine.

Votre filleule respectueuse qui vous aime.

LAURENCE DE BRIVES.

LA DUCHESSE DE SAUVERT À LAURENCE DE  
BRIVES.

Haut-du-Cœur, le 12 avril 18 .

*Ma chère filleule,*

Comme te voilà déjà grande ! Si tu as envie de me voir, je ne serai pas moins heureuse de t'embrasser sous ton voile de communicante.

Dis à ton père et à ta mère qu'ils peuvent compter sur moi. J'arriverai à Paris la veille de la cérémonie, mais je ne te verrai pas ce soir-là pour ne pas te troubler par ma présence. Je viendrai seulement vous prendre pour la messe.

Je t'apporterai ton paroissien blanc, un chaquet, des médailles de la Vierge et de notre patronne — et une montre pour le lendemain du grand jour, les bijoux ne convenant pas à une communicante.

Je suis, d'ailleurs, bien certaine que ta mère a trop de goût et de vraie piété pour organiser une exposition des présents qu'on t'aura faits à cette occasion ; triste mode, vraiment, car les enfants doivent penser à toute autre chose qu'à ces vanités, en ce grand jour de leur vie.

A bientôt, chère petite Laurence. Sois bien sage et bien pieuse. Je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse pour moi ta mère et ton frère. Bons souvenirs de ma part à ton père.

Ta marraine très affectionnée,

N. DESSO DE SAUVERT.

ROGER DE BRIVES À M. DE SAUTERNE.

Paris, 5 avril 18 .

*Mon cher parrain,*

Papa dit que c'est à moi que revient le plaisir de t'inviter à ma première communion.

J'espère donc, mon cher parrain, que tu voudras bien faire le voyage de Paris pour te joindre à nous le 20 avril, jour de la cérémonie.

Je suis bien sûr que tu ne me feras pas le chagrin de me refuser ta présence.

Nous t'attendons. Et tous nous t'embrassons avec une grande affection, mon cher parrain.

Ton neveu (1) et filleul.

ROGER DE BRIVES.

M. DE SAUTERNE À ROGER DE BRIVES.

Rennes, le 7 avril 18 .

*Mon cher Roger,*

Je suis trop heureux de cette belle occasion d'aller vous voir tous, pour ne pas accepter — comme c'est, du reste, mon devoir — la pressante invitation que tu m'adresses.

(1) Le cousin germain de notre père est notre oncle à la mode de Bretagne.

Mais, mon cher *boy*, te voilà un homme ! Le temps a passé rudement vite. Je pense que je vais te trouver aussi grand que moi.

J'ai idée de t'offrir, en souvenir de ta première communion, une gentille carabine pour t'exercer au tir avec ton père. Tu me diras à Paris si cela répond à tes goûts.

Au revoir, mon cher filleul. Je t'embrasse. Tu serreras pour moi la main de ton père. Tu baiseras de ma part le bout des doigts de ta mère et de ta sœur.

Ton oncle et parrain,

RENÉ DE SAUTERNE.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

**Pharmacie MacMillan,** PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

**PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE**

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable ; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.

## Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaires :

**J. G. LAVIOLETTE, M.D.,**

232 et 234 Rue St. Paul, - MONTREAL.

## Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,  
etc., etc.

PRIX MODERES.

## Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

### PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode,

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.